

# **GeMs - Paradis Perdu - 1x04**

**Corinne Guitteaud, Editions  
Voy'el**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

C. GUITTEAUD & I. WENTA

# GEMS



PARADIS PERDU

épisode 4

VISIONS DE DANTE

moy'[el]

# GEMS

## SAISON 1 : PARADIS PERDU

CORINNE GUITTEAUD & ISABELLE WENTA

**Futur proche.** La couche d'ozone en lambeaux ne protège plus des rayonnements solaires une Terre dévastée par la brutale montée des eaux. Les survivants de la catastrophe refluent vers l'intérieur, se massent autour des grandes villes, repliées sous leurs Dômes abritant une élite riche et insouciante. Face aux gouvernements fantoches perdus dans leur illusion de pouvoir, **ProsPective**, un puissant consortium martien, étend lentement son emprise sur la planète-mère à bout de souffle. Grâce aux bienfaits dispensés par PPV, la vie est facile Intra-Dôme, surtout depuis la commercialisation d'esclaves clonés, les Génétiquement Modifiés ou **GeMs**, créés pour servir les humains nés en un seul exemplaire et qui se donnent désormais le titre d'**Inédits**. Tandis que l'Extérieur des Dômes, l'**EDo**, accueille dans ses ruines ceux qui tentent de survivre : réfugiés, laissés-pour-compte, clones en fuite...

## EPISODE 4 : VISIONS DE DANTE

Quoi que je fasse, elle est toujours là, cette pensée infernale, comme un spectre de plomb à mes côtés, seule et jalouse, chassant toute distraction, face à face avec moi misérable, et me secouant de ses deux mains de glace quand je veux détourner la tête ou fermer les yeux. Elle se glisse sous toutes les formes où mon esprit voudrait la fuir, se mêle comme un refrain horrible à toutes les paroles qu'on m'adresse, se colle avec moi aux grilles hideuses de mon cachot ; m'obsède éveillé, épie mon sommeil convulsif, et reparaît dans mes rêves sous la forme d'un couteau.

Victor Hugo,  
*Le Dernier Jour d'Un  
Condamné*, extrait.

### I

#### **EDen**

Thomas sentait la victoire toute proche. S'il bougeait son pion en diagonale, il pourrait avaler trois pièces, puis si Gaïl réagissait comme il l'escomptait, sa dame ferait une belle orgie. Mais elle lui donnait du fil à retordre alors qu'ils

jouaient ensemble depuis à peine deux dernières semaines. Elle continuait de suivre la classe avec les enfants et avait fait des progrès stupéfiants. Élise elle-même se sentait parfois dépassée. Le jeune garçon n'avait trouvé d'autres moyens pour la distraire que de lui enseigner quelques jeux, une façon de veiller sur elle car elle disparaissait parfois plusieurs heures sans qu'il puisse la retrouver.

— Tu vas encore me battre, réalisa-t-elle avec un air peiné. Son regard se porta sur les pions qui s'amoncelaient du côté de son adversaire.

— Pas faux, mais tu as le moyen de m'arrêter. Observe un peu ton jeu, lui dit-il d'un ton professoral, essayant d'imiter la voix de Gabriel. Cela n'échappa pas à Gaïl qui le gratifia d'un sourire. Elle lui obéit et resta un long moment à observer la disposition des dames.

Ils s'étaient installés dans le réfectoire de l'orphelinat, une grande salle au plafond voûté et à l'odeur si particulière... le parfum du temps qui passe, mêlé de poussière et d'humidité, des fragrances du vieux bois et des tapisseries qui avaient connu des jours meilleurs. Thomas entendait ses camarades qui s'amusaient dehors et qui tout à l'heure, viendraient sans doute encore lui demander d'arbitrer une partie de cache-cache. Il ne refuserait pas cette fois-ci, il jouait avec la jeune femme depuis un bon moment. Le banc sous ses fesses lui semblait de plus en plus inconfortable. En attendant que Gaïl déplace un de ses pions, il suivit du regard les lignes complexes qui traçaient leur chemin tout au long de la table rectangulaire sur laquelle ils s'étaient installés. Il en avait imaginé, des voyages extraordinaires, rien qu'en les dessinant du bout des doigts.

— Je ne vois pas comment faire, soupira la GeM. Si je bouge ici, tu avales cinq pions et là-bas, trois de plus.

Elle se décida pourtant et dès qu'elle eut joué, il déplaça sa dame et ajouta de nouveaux trophées à son tableau de chasse. Comme il allait expliquer à la jeune femme ce qu'elle

aurait dû faire, il la vit se redresser d'un seul coup, l'œil perdu dans le vide, les traits figés.

— Tout va bien ? s'inquiéta-t-il aussitôt. Il la vit alors sourire, elle se leva si brusquement qu'elle en renversa le banc.

— Eh ! protesta Thomas. Qu'est-ce qui te prend ?

— Je dois y aller.

Dehors, les enfants ahuris virent débouler la GeM. Quand Thomas sortit, ils lui demandèrent quelle mouche l'avait piquée. Il haussa les épaules.

Gaïl dérapa dans le sable et faillit rater son virage. Ses pieds touchaient à peine le sol. Elle se laissait guider par une sensation qu'elle croyait avoir perdue pour toujours. Jamais elle ne l'avait ressentie avec une telle force. Ça lui brûlait les veines et la rendait presque ivre. Elle sentait aussi des larmes couler le long de ses joues.

Elle ne s'arrêta qu'au moment d'arriver à l'entrée nord d'EDen. Elle se força au calme pour choisir sa direction. Plus elle se rapprochait et plus, la résonance envahissait l'air autour d'elle. Elle ferma les yeux et se concentra. *Tu es là, je te sens.* Elle se mordit la lèvre inférieure pour s'empêcher de crier, tant elle exultait de joie. Qu'allait-il penser ? *Il ne veut peut-être pas qu'on le voie. C'est certainement un miracle que j'ai pu le sentir d'aussi loin. S'il a choisi l'entrée nord, c'est pour se rendre à la serre. Sans risquer de se faire remarquer.* Elle hésita. Si seulement la résonance pouvait lui permettre de lire ses émotions. Elle crut que son cœur allait s'arrêter quand elle entendit un bruit de pas. Elle ouvrit les yeux et dut se forcer à laisser l'air entrer dans ses poumons.

Il se tenait à quelques pas d'elle, visiblement stupéfait de la découvrir dans cette partie d'EDen. La fatigue, la résignation, la solitude se lisaient dans sa posture : il tenait sa besace au bout de son bras ballant, la poussière qui recouvrait son manteau paraissait peser sur ses épaules, ses

cheveux neige ressemblaient plus que jamais à une crinière. Gaïl crut un moment qu'il allait faire demi-tour. Elle n'osait plus bouger. Puis ce fut plus fort qu'elle. Elle avança lentement, son regard suppliant rivé au sien. La besace tomba au sol au moment même où elle s'élança vers lui. Il n'eut que le temps d'ouvrir les bras pour la recevoir. Elle l'étreignit, plongea son visage dans sa chevelure, se pressant contre lui pour s'assurer que ce n'était pas un rêve. Il resta un moment avant de lui rendre son étreinte, mais lorsqu'il la serra à son tour, ce fut avec une telle force qu'elle en eut le souffle coupé. Il la souleva du sol pendant quelques instants.

— Tu m'as tellement manqué, murmura-t-elle au creux de son cou, répétant ensuite son nom à l'envie. Elle le sentit se détendre peu à peu, puis se laisser aller contre elle, avec un soupir las.

— Gaïl...

— Je suis là. Je t'en prie, ne pars pas, le supplia-t-elle, incapable de garder pour elle cette terrible crainte. *Plus jamais. Ne me laisse plus toute seule.* Il s'écarta un peu pour contempler son visage. Elle en fit autant, trop ravie de pouvoir caresser ses traits des yeux.

Plus tard, installé dans son fauteuil de velours gris, Gabriel suivait des yeux la jeune femme qui lui apportait un verre d'eau. Il le but longuement, sous son regard attentif, puis resta un moment à contempler le fond de son verre. Gaïl s'agenouilla devant lui, attendant qu'il se décide à parler.

— Vous ne devriez pas rester seule avec moi.

Elle encaissa le vouvoiement comme une gifle.

— Gaïl, je suis dangereux.

Il croisa son regard et y lut de la dénégation.

— Vous devez me croire, insista-t-il. J'ai... essayé de trouver une solution, pour finalement réaliser que dehors, je représentais une menace plus grande.

Elle secoua la tête, des larmes dans les yeux. Il se leva



d'un bond. Son verre claqua si fort contre son bureau qu'il s'ébrécha. Les mains du GeM agrippèrent une poutre transversale, il y enfonça profondément ses griffes.

— Tasha pourrait vous aider. Il doit exister un moyen !

Il laissa échapper un rire sans joie et se retourna si vivement qu'elle sursauta.

— Vous pensez qu'on parle d'une quelconque maladie ? Un rhume, peut-être ? Quelque fièvre qui m'empêcherait de dormir ? Gaïl ! je rêve que je tue des gens ! Des femmes, comme vous ! Je les pourchasse dans l'EDo, je les traque et je finis par les égorger. Quel genre de rêve croyez-vous que ce soit ?

Elle avait pâli un peu plus à chacun de ses mots. Toujours à genoux, elle semblait minuscule.

— Je pourrais vous faire du mal, essaya-t-il encore de l'effrayer.

— Jamais ! protesta-t-elle avec une vigueur qui étonna Gabriel. Elle se leva et l'affronta avec une détermination farouche :

— Crois-tu vraiment que je te laisserai me repousser comme ça ?

Elle balbutia, s'emmêla dans les vus et les tu :

— Il n'y a pas de raison pour que vous réagissiez comme ça ! Nous allons t'aider, tu peux nous faire confiance.

— Vous n'avez aucune idée de ce dont vous parlez, lança-t-il d'un ton glacial, en insistant bien sur chaque pronom. Vous ne pouvez absolument pas parler au nom des autres. Des exodés sont déjà sur mes traces. Quand ils se présenteront à EDen, je me rendrai à eux. Partez, maintenant. PARTEZ ! hurla-t-il. Estomaquée, la jeune femme commença à reculer, mais pas assez vite à son goût. Il se précipita vers elle en rugissant. Gaïl le considéra avec stupeur, cessa même de reculer et des larmes commencèrent à glisser sur ses joues. Puis elle se retourna, très lentement, avant de quitter la cabane.

Gabriel attendit de ne plus capter sa résonance pour se laisser aller à la colère. Le verre sur son bureau alla s'écraser contre le tronc du séquoia, il renversa plusieurs piles de livres qui se répandirent sur le sol et sur lesquels il trébucha. Il finit par trouver refuge dans son fauteuil et considéra le carnage autour de lui. *C'est ça, détruis tout, réduis tout en pièces, pour que rien ne t'empêche de sombrer dans la folie. Tu viens de renvoyer la seule personne qui pouvait t'aider. Tasha restera impuissante. Elle ne saurait changer ce que je suis, cet animal qui gronde dans mes veines.*

La tête entre ses mains, il commença à gémir. Des bribes de ses derniers « cauchemars » lui revinrent en mémoire. Des atrocités qui laissaient dans sa bouche un goût bilieux. La peur... La peur dans les yeux de toutes ces femmes, c'était atroce ! Sol... Ses yeux se posèrent sur sa besace entrouverte à quelques pas de lui et, avec précaution, il en sortit un livre, un exemplaire un peu abîmé de la *Petite Sirène* qu'il avait trouvé le soir où le vieux vagabond l'avait rejoint. Il avait pensé que Gaïl adorerait ce livre et, au même moment, il s'était senti perdu, loin de tout, vulnérable et plus dangereux que jamais. Sol était arrivé... Le GeM l'avait attrapé par la gorge mais loin de se débattre, son ami était resté parfaitement immobile, attendant que Gabriel le reconnaisse. Tremblant comme une feuille, ce dernier avait senti ses genoux le trahir juste après avoir libéré l'ermite. Impassible, celui-ci s'était installé pour partager le repas du clone qui lui avait confié tout ce qui lui passait par la tête. Il pensait qu'en s'éloignant d'EDen, il sauverait la communauté, qu'il trouverait une solution, que ses rêves cesseraient. Tout au contraire, ils avaient pris une telle ampleur qu'ils se confondaient avec la réalité... D'ailleurs, sa rencontre avec le vagabond pouvait tout aussi bien avoir été un rêve. Il s'en souvenait vaguement et n'arrivait pas à déterminer quand exactement il avait décidé de rentrer à EDen. *Je dois fermer toutes les issues de la serre et confier les clefs à Théo tant*

*qu'il est temps. Il se leva avec cette résolution. Au moins, je pourrai me rendre utile, m'occuper des arbres jusqu'à ce que la raison m'abandonne tout à fait. Ensuite... qu'ils fassent ce qu'ils veulent de moi, je m'en moque. J'ai tout gâché.*

Théo vérifia les outils qu'il avait aiguisés avant de les ramener à la serre pour tailler quelques arbres. Pour l'instant, il s'estimait heureux : personne chez lui n'avait fait de commentaires sur ses nombreuses allées et venues entre les deux communautés. Il espérait cependant que cela ne durerait pas et ceci pour de nombreuses raisons. S'il appréciait de s'occuper des arbres et autres plantations cachées d'EDen, il trouvait cette tâche considérable. Il fallait être attentif à beaucoup de choses. Ainsi, Gabriel était parti peu de temps après avoir commencé une expérience sur des ormes, arbres qui, au cours du vingtième siècle, avaient été décimés par une terrible maladie. Trois spécimens pour l'instant poussaient dans la serre, sans être contaminés par le champignon responsable de cette hécatombe. Il fallait toutefois enduire régulièrement les troncs d'une substance découverte par le GeM. Théo allait finir par en manquer si ce dernier ne revenait pas à temps.

L'ancien militaire commençait déjà à organiser les quelques heures qu'il avait devant lui, quand il entendit un bruit, en entrant dans la serre. Un intrus ? C'était impossible. À moins qu'il ne s'agisse de Gaïl, tenta-t-il de raisonner. Elle venait souvent ici, grimpait dans la cabane et il ne la revoyait qu'au moment de repartir. Elle l'accompagnait généralement, lui posant parfois des questions sur Gabriel. Pas de doute que celui-ci lui manquait. Théo l'appela par son nom, mais n'eut aucune réponse. Un nouveau son se fit entendre, comme un craquement. Déposant les outils au pied du séquoia, le Sidéro se dirigea vers sa source.

Il allait franchir un bosquet, lorsqu'il entendit un feulement qui le stoppa net. Juste devant lui, le visage de Gabriel venait

d'apparaître et un regard fou se braqua sur lui. Avant qu'il ait pu réagir, le GeM le chargea, bondissant d'une détente incroyable et le heurtant de plein fouet. Le souffle coupé, Théo n'eut même pas le temps de crier. Il tomba lourdement à terre et une douleur aiguë lui vrilla le poignet droit. Voyant que Gabriel, à moitié nu, l'air hagard, s'apprêtait à l'attaquer de nouveau, Théo tenta désespérément de trouver un abri derrière un tronc. Il essayait de lui parler, espérant qu'il reconnaîtrait sa voix, mais quand Gabriel, toutes griffes dehors et les crocs dévoilés, fut suffisamment près, Théo sut que c'en était fait de lui.

— Gabriel ! Non ! hurlèrent en même temps Tasha et Gaïl. La jeune femme s'interposa entre le GeM et le Sidéro. Gabriel, dans un mouvement un peu bizarre, essaya de l'éviter au dernier moment, ils perdirent tous les deux l'équilibre et roulèrent sur le sol, jusqu'à heurter un frêne qui grinça sous le choc. Étourdi, le GeM tenta de se redresser une première fois, grondant après Gaïl qui restait recroquevillée sur elle-même, mais avait les yeux ouverts. Elle prononça encore son nom, des larmes dans la voix, tandis que Tasha s'approchait aussi doucement que possible avec son fauteuil roulant. Elle tenait à la main une seringue qu'elle cachait au clone. Celui-ci, sonné, restait à quatre pattes, haletant. Il secoua la tête à plusieurs reprises, comme pour éclaircir ses pensées. Quand il parla enfin, le Sidéro ne put réprimer un soupir de soulagement.

— Gaïl ? demanda Gabriel d'une voix stupéfaite.

— Tout va bien, le rassura-t-elle, en faisant signe à Tasha de ne plus bouger. La femme médecin hésita avant de s'exécuter, car le clone venait de se tourner vers elle.

— Tasha ? Qu'est-ce que... ?

— Un calmant. Laisse-moi te l'injecter, l'enjoignit-elle.

— Je ne sais... plus... Qu'est-ce que je fais ici ?

Il se laissa faire et remarqua Théo qui se mettait debout en tenant son poignet. L'ancien militaire vit de la stupeur, de la

peur et de la honte passer dans les yeux du GeM.

— Non, gémit-il avec une telle détresse que le Sidéro en fut secoué. Tasha, faites quelque chose, supplia-t-il la doctoresse. Je... ne me contrôle plus.

— Tout ira bien, lui jura-t-elle en lui administrant le tranquilisant. Nous allons trouver une solution. Pour l'instant, détends-toi. Gaïl, restez avec lui, ajouta-t-elle avant de se diriger vers Théo qui restait prudemment à l'écart. Elle l'examina et diagnostiqua un poignet foulé.

— Je l'ai échappé belle, fut son seul commentaire. Sans Gaïl...

Il préféra ne pas terminer sa phrase. Tasha hocha la tête et soupira.

— Nous ne pouvons pas le laisser ici. Mieux vaut le conduire au labo. Je pourrai y faire des analyses.

— C'est amener le loup dans la bergerie, réagit le Sidéro.

— Il y a un réduit où nous pourrions le garder. Il ferme à clef si... nécessaire. Nous pourrions le surveiller de plus près. Imaginez ce qui lui arriverait, seul dans la serre, dans un de ses moments de... délire ? Il pourrait se jeter dans le vide ou s'enfuir sans que nous puissions le retenir. Rien ne l'empêcherait non plus de retourner à la communauté et d'attaquer quelqu'un. Au moins, si nous l'aménons au labo, nous pourrions prévenir les autres et prendre des dispositions.

— Soit. Espérons qu'il se montrera coopératif, se résigna Théo.

— La crise est passée. Les calmants devraient aussi faire leur effet, même si c'est la première fois que j'en utilise avec lui. Comptons aussi sur Gaïl. Elle a pu à le stopper une première fois...

Le Sidéro hocha la tête, souhaitant que ça ne soit pas un coup de chance.

Gabriel se réveilla, la bouche pâteuse et les muscles douloureux. Quand il ouvrit les yeux, tout était flou autour de

lui. Il se mit sur son séant en grimaçant et attendit que sa vue s'éclaircisse. Il reconnut le labo. Des étagères, une pile de caisses contre un des murs uniformément gris lui précisèrent qu'il se trouvait dans le petit réduit adjacent. Ce n'était pas la première fois qu'il dormait sur ce lit métallique au matelas un peu trop mou à son goût. Il essaya de recouper ses derniers souvenirs, mais réalisa qu'il lui manquait plusieurs pièces du puzzle. Il se souvenait seulement de son retour à EDen, de Gaïl, de la façon dont elle l'avait accueilli et comment ensuite il l'avait... congédiée. Ensuite, trou noir. Il se leva et se dirigea vers la porte. *Enfermé* ! Une vague de panique menaça de le submerger. Il essaya encore et entendit alors un bruit de clef. La porte s'ouvrit et il se trouva nez à nez avec Gaïl. Réalisant qu'il ne portait qu'un caleçon, il battit précipitamment en retraite vers le lit et se glissa sous les draps. La jeune femme attendit sur le seuil, puis entra avec un plateau dans les mains, sans oser le regarder, manquant de heurter le lit en approchant.

— Je pensais que vous dormiez encore, lui chuchota-t-elle en se penchant pour poser le plateau sur le chevet près du lit.

— Pourquoi la porte était-elle fermée à clef ?

Elle lui jeta un regard si perdu qu'il en frémit.

— Tasha a dit... que c'était nécessaire.

— Que s'est-il passé ? Je ne me souviens de rien après votre départ.

Elle chercha ses mots.

— Vous avez eu... une crise.

— Une crise ? répéta-t-il sans comprendre. Il remarqua alors l'égratignure qu'elle avait à la joue. Je vous ai fait mal ? l'interrogea-t-il d'une voix blanche.

— C'est de ma faute ! lui jura-t-elle. J'ai agi comme une idiote. N'importe qui aurait fait autrement. Je me suis mise sur votre route et...

Elle eut un geste pour sa joue, en haussant les épaules.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Vous n'étiez pas vous-même.

Et elle lui raconta en quelques mots l'incident avec Théo.

— J'aurais pu vous blesser !

— Non, justement. Vous avez fait en sorte de m'éviter !

— Ne me cherchez pas d'excuses.

— Gabriel !

Le ton exaspéré de sa voix stupéfia le GeM. Elle posa sa main sur son front.

— Que faites-vous ? balbutia-t-il.

— Je vérifie que vous n'avez pas de fièvre, comme Sylviane.

— Je ne suis pas malade, Gaïl... enfin, pas physiquement.

Il ne savait plus comment se mettre et froissait le drap entre ses mains pour les empêcher de trembler. Elle se pencha de nouveau vers lui, et l'examina avec attention. Il la trouva soudain comique, avec son air concentré, ses sourcils froncés, sa bouche rose plissée en une moue sévère. Il se persuada alors qu'elle le faisait exprès.

— Votre diagnostic, docteur ? entra-t-il dans son jeu. Elle laissa échapper un rire gêné et se redressa.

— Vous avez l'air d'aller mieux. Je ne savais pas si vous auriez faim, alors j'ai amené un peu de tout, expliqua-t-elle en désignant le plateau. Puis elle alla chercher une chaise et s'installa près du lit. Le GeM picora dans une assiette de légumes.

— Les enfants vous réclament, lui dit-elle au bout d'un moment. Ils ne comprennent pas pourquoi ils ne peuvent pas vous voir.

— Ils savent que je suis ici ? s'étonna Gabriel, perplexe. Gaïl hocha la tête.

— Tasha a réuni une assemblée et a expliqué votre... état. Je ne sais pas si c'est une bonne idée, commenta-t-elle, car beaucoup avait l'air effrayé.

— Ils ont raison, considéra le clone. Moi-même, je... ne me fais plus confiance.

- Je pourrais vous aider...
- Gaïl... Il n'y a aucun moyen...
- Je suis persuadée que si.

Elle lui adressa un sourire confiant. *Comme tu as changé*, réalisa-t-il. Après deux semaines, il avait l'impression de retrouver une autre Gaïl, plus sûre d'elle, tandis que lui... aurait douté même de son ombre.

- Pourquoi faites-vous ça ? le tira-t-elle de ses réflexions.
- De quoi parlez-vous ?

— Vous vous montrez si gentil envers tout le monde et si impitoyable envers vous-même. Nous avons le droit d'avoir des faiblesses et pas vous ?

Il ouvrit la bouche, tenta de trouver quelque chose à répondre, mais en demeura incapable.

- Ce n'est pas si simple...

Elle prit une grande inspiration.

- Ne me repousse pas, Gabriel, s'il te plaît.

Elle lui adressa un regard empli d'excuses, avant de se lever.

— Isaac m'attend pour me montrer ses plantes tinctoriales. Je reviendrai très vite. Vous voulez autre chose ? demanda-t-elle en se dirigeant vers la porte.

- Ma besace, souffla-t-il, elle est restée à la serre.



# II

*« C'est par moi que l'on va dans la cité plaintive :*

*Aux tourments éternels c'est par moi qu'on arrive :*

*C'est par moi qu'on arrive à l'exécré séjour.*

*La justice divine a voulu ma naissance;*

*L'être me fut donné par la toute-puissance,*

*La suprême sagesse et le premier amour.*

*Rien ne fut avant moi que choses éternelles,*

*Moi-même à tout jamais je dois durer comme elles.*

*Laissez toute espérance en entrant dans l'Enfer<sup>{1}</sup> ! »*

## **EDen**

La jeune femme avait du mal à se concentrer sur ce qu'Isaac lui expliquait. Daisuke lui adressa quelques regards furibonds, outré de la voir si distraite. Le cordonnier lui exposait comment l'artichaut permettait de teindre la laine en jaune. Auparavant, il lui avait montré une plantation de dahlias, dont la période de floraison était terminée, mais qui donnaient du rouge grenat, du rose ou de l'orange selon la couleur de la fleur. Gaïl n'arrivait pas à faire son choix. Pour le moment, elle avait planté des graines de légumes, afin de participer à l'approvisionnement d'EDen, toutefois, il lui

restait largement de quoi se faire un panel de couleurs pour ses dessins. Isaac lui avait déjà montré ses pinceaux et lui avait expliqué comment il les fabriquait. Mais aujourd'hui, décidément, le cœur n'y était pas. Elle imaginait Gabriel tout seul dans le laboratoire, il lui tardait de pouvoir lui ramener ses affaires.

Daisuke s'était approché discrètement et lui donna un coup de coude dans les côtes. Mortifiée, Gaïl balbutia des excuses à l'intention d'Isaac qui venait de lui poser trois fois la même question. Le cordonnier ne s'offusqua pas de son inattention. Il lui suggéra même de reprendre plus tard son cours. Elle le remercia avec de nouvelles excuses.

— On vous attend, de toute façon, indiqua le cordonnier. Gaïl se retourna et vit Élise qui s'approchait, l'air soucieux.

— Je... retourne chez les Passeurs, annonça-t-elle. Nous évacuons les péniches, pour un endroit plus sûr, le temps que la situation se stabilise.

Devant l'air perplexe de la jeune femme, elle ajouta :

— À cause du niveau dangereux de la Seine, et vu les dégâts que nous avons subis, nous ne pouvons qu'abandonner nos bateaux ou partir. Nous aurions dû le faire plus tôt. Maintenant, nous allons sans doute devoir descendre jusqu'à l'embouchure, avec les risques que cela comporte.

Ses yeux parcoururent les jardins, avant qu'elle ne lâche dans un soupir :

— Paul ne viendra pas. Il a besoin des soins de Tasha ou il risque de ne plus pouvoir se servir de son bras droit.

Elle grimaça et termina :

— On vient juste de se disputer. Selon lui, maintenant qu'il a fait son choix, je n'ai pas le droit de le laisser sur la touche. Il veut savoir si je ne cherche pas un prétexte pour me débarrasser d'un infirme.

— Je suis désolée.

Décidément, Inédit ou clone, les hommes refusaient leurs faiblesses.

— Je pars dans une heure, Gaïl, et je n'aurai pas le temps de me réconcilier avec lui d'ici là.

Sa voix lui fit défaut et elle lutta un moment pour la retrouver :

— Je ne devrais peut-être pas tant prendre ça au tragique, mais j'ai un mauvais pressentiment... Comment va Gabriel ?

— Pas très bien. J'ai entendu Tasha discuter avec Sylviane, tout à l'heure. Ce n'était pas rassurant. Les Passeurs ont déposé une requête, au nom du Code.

— C'est le père du petit garçon mort dans l'incendie. Il refuse de partir tant qu'il n'aura pas obtenu gain de cause. Il reste persuadé, malgré les efforts de mon père, que Gabriel est responsable de la mort de son fils.

— Mensonge ! s'écria Gaïl. Pourquoi accuser un innocent ?

— Il a perdu son enfant, lui rappela Élise, l'air sévère. On peut au moins comprendre sa douleur. Peut-être que rencontrer Gabriel, lui parler, suffira...

— Pas dans l'état où il se trouve. Dès qu'il le verra, ce Passeur le croira coupable. Élise ! c'est comme s'il... était rongé de l'intérieur. Si vous le mettez en présence de cet homme, nul doute que Gabriel s'accusera, tellement il se croit...

— Inférieur ? Indigne de confiance ? Pathétique ? Oui, je vois ce que vous voulez dire. S'il était resté dans l'EDo quelques jours de plus, nous serions partis avant que le problème ne se pose.

— Je suis contente qu'il soit rentré, protesta la jeune femme.

— Mais moi aussi, Gaïl.

Élise posa sa main sur l'épaule de la clone.

— J'ai appris à vous connaître et je pense que vous avez suffisamment de ressources pour lui venir en aide. Si vous pouviez en même temps garder un œil sur mon fiancé obstiné, je vous en serais très reconnaissante.

Ginny plissa le nez en entrant dans le grenier où séchaient les peaux. Elle connaissait cette odeur âcre qui annonçait un temps humide et de nombreux ennuis. Les peaux risquaient de s'abîmer. La GeM les examina avec attention, guettant le moindre signe de putréfaction. Elle détestait l'odeur de la décomposition, cela lui rappelait l'enfer qu'elle avait vécu sous le Dôme. Clone de la série G-9987-5, destinée aux fonctions domestiques, elle avait été achetée par un couple de la Cité. Tant qu'elle avait été leur propriété, elle n'avait pas eu trop à se plaindre, jusqu'à l'arrivée de leur fils. Celui-ci se targuait d'être à la pointe en matière de progrès et même s'il apprécia de découvrir un si beau jouet dans la maison de ses parents, il en vint très vite à convaincre ces derniers de se procurer un modèle plus récent. En quelques discours bien placés, il avait réussi à sceller le destin de Ginny.

ProsPective renouvelait son catalogue de clones à un rythme soutenu. Sachant combien le marché pouvait évoluer, mais aussi pour des raisons pratiques, le consortium proposait à ses clients des clones arrivés à maturité, ayant l'apparence de jeunes gens de dix-huit ou vingt ans... qui dès lors qu'ils étaient sortis de leur MArt, avaient une espérance de vie de trois ou quatre ans, à cause de la concurrence des modèles plus récents.

Ginny fut remplacée par une G-9998-2, deux ans et sept mois après sa naissance. Le fils de ses propriétaires, ravi de pouvoir offrir un beau cadeau à ses parents, la conduisit un matin à l'un des magasins de PPV qui accepta de reprendre Ginny en échange de Géraldine. Dès lors, la vie de la G-9987-5 vira au cauchemar. ProsPectiVe savait se montrer pragmatique avec les rebus. La naissance comme la mort de ses clones devait lui rapporter. L'entreprise avait donc développé un circuit pour recycler ses fins de séries

Les débouchés étaient assez nombreux. Les mâles se voyaient fréquemment envoyés dans les colonies minières des astéroïdes pour y finir leurs jours en effectuant des

tâches trop délicates et dangereuses pour des robots beaucoup plus onéreux qu'eux. On employait plutôt les femelles sur Terre ou sur Mars, dans les fermes hydroponiques. Avaient-elles plus de chance ? Hélas ! non. Les conditions dans ces fermes étaient cauchemardesques. Ginny se souviendrait toujours de l'odeur de pourriture qui l'avait assaillie quand, au terme d'un périple labyrinthique sous le Dôme parisien, elle était arrivée à sa nouvelle... affectation. Les fermes hydroponiques puaien la mort. Âcre, sournoise, perverse, elle guettait les GeMs qui tombaient malades de fatigue, de désespoir ou... d'inattention. Ils côtoyaient d'immenses machines qui se moquaient bien d'attraper au passage un bras au lieu d'une branche. Évidemment, le résultat n'était pas le même dans l'emballage. Ce genre de paquet servait éventuellement à la nourriture des GeMs... à l'insu de ces derniers, bien sûr. Difficile de savoir ce qu'on ingurgitait, quand cela ressemblait uniquement à de la bouillie verdâtre.

Ici, à EDen, Ginny avait découvert la saveur de la vraie nourriture, mais elle détestait toujours autant les jardins et ne s'autorisait de relation avec une plante que si cette dernière avait été cueillie et préparée pour son assiette. Elle chercha dans sa poche le petit boîtier de cachets que Tasha lui avait dit d'avoir toujours sur elle et avala prestement une petite dragée bleue. Son séjour dans les fermes hydroponiques lui avait ravagé l'estomac. Elle souffrait de gastrites à répétition. Mais elle était vivante.

Quand elle redescendit dans l'atelier, elle échangea un sourire avec Isaac avant de se remettre au travail. Ginny réparait une paire de bottes d'Aymeric, le genre de travail qu'elle aimait bien, qui lui permettait de se vider la tête. La clone commença par enlever l'ancienne semelle, usée au talon, sur l'extérieur. Elle identifiait le propriétaire d'une chaussure rien qu'à la façon dont il les usait. Aymeric était un spécialiste de la semelle usée ou du lacet craqué. Ginny

s'accorda un bref regard vers son mentor. Elle fut étonnée de constater qu'il ne travaillait pas, mais observait la grand-place. La GeM se rendit compte alors combien tout paraissait sombre, tout à coup. Un vent brusque qui avait dû cheminer dans les ruelles d'EDen, s'engouffra soudain dans l'esplanade et souleva un air chargé d'humidité.

— Mauvais signe, grommela le cordonnier.

— Plus rien ne sèche, les vêtements prennent une odeur bizarre.

— Oui, Selim a des problèmes avec ses laines, l'informa Isaac qui grimaça. La dernière fois que j'ai assisté à ce genre de chose, c'était à l'époque de la Défluviation.

— Ne parlez pas de malheur, Isaac ! s'exclama la GeM avec un frisson. Nous sommes plus bas que l'ancien bras de la Seine.

Isaac se leva de sa chaise pour s'approcher de la fenêtre.

— Qu'est-ce qu'ils font là ? Je ne les ai même pas vus arriver.

Un couple de Passeurs et leur enfant étaient là. Le regard tourné vers le *Havre*, ils ne bougeaient pas, ils n'appelaient même pas. Selim sortit de sa boutique et alla droit vers eux. L'homme secoua la tête.

— Bon sang, qu'est-ce qui se passe ?

Le cordonnier enfila sa veste avant de sortir à son tour, Ginny à sa suite.

— Ils veulent voir Gabriel.

L'annonce du tisserand figea Isaac. La clone, elle, scruta un instant le visage soucieux de Selim. Gabriel et lui s'entendaient très bien. Il leur arrivait souvent de discuter de choses et d'autres, confrontant leurs cultures, faisant preuve d'une ouverture d'esprit semblable.

— Je vais chercher Sylviane. Elle est au dispensaire. Restez auprès d'eux, s'il vous plaît, enjoignit-il ses collègues. Le cordonnier opina et s'approcha des Passeurs. Il essaya aussi de nouer le dialogue, en vain. Comme il revenait vers

Ginny, celle-ci lui chuchota :

— Il s'agit peut-être des parents de cet enfant mort dans l'incendie, chez les Passeurs, dernièrement. Ils... pensent que Gabriel en est responsable.

Isaac secoua la tête.

— Avec le mauvais temps qui se prépare, nous devons les garder ici.

Sylviane arriva avec Selim. Elle semblait connaître les Passeurs, s'enquit même de leur santé, demanda à examiner le bras amputé de l'homme qui s'appelait Romain. L'infirmière tenta de les convaincre d'aller à la cantine ou bien dans le dispensaire. Le batelier finit par s'impatienter.

— EDen semble se croire au-dessus du Code. D'abord, vous avez empêché les Sidéros de se faire justice eux-mêmes...

— À raison ! intervint le tisserand. Théo était innocent.

— Si c'est aussi le cas de ce GeM, il n'a rien à craindre de moi. Mais si vous m'empêchez de le voir, c'est que vous le savez coupable.

— Gabriel est malade, avoua Sylviane. Nous avons dû l'isoler.

— S'il ne peut se déplacer, j'irai à lui.

— Nous... avons dû l'enfermer. Quand il sera remis, vous pourrez discuter avec lui. Pour le moment, c'est impossible.

— Vous êtes au courant que les pénichiers doivent partir. Nous devons les suivre. Vous jouez avec le temps.

— Absolument pas ! s'exclama Sylviane. Si vous le souhaitez, nous pouvons vous accueillir à EDen, le temps qu'il faudra. Lorsque Gabriel sera en état de se défendre, nous organiserons une confrontation.

Le Passeur regarda autour de lui avec méfiance.

— J'accepte votre proposition.

Gaïl poussa doucement la porte du réduit. Elle espérait trouver Gabriel endormi, elle le découvrit assis sur le lit, les

jambes repliées, le menton posé sur les genoux, le regard fixe. Elle se morigéna pour ne pas être revenue plus tôt. Il n'avait pas beaucoup mangé. Elle l'appela par son nom et effleura sa joue d'une caresse. Le GeM parut sortir d'une profonde torpeur. Il cilla, se racla la gorge et demanda d'une voix rauque :

— Est-ce le soir ?

— Presque. Je suis désolée. Je ne pensais pas rester absente aussi longtemps, mais j'ai aidé Élise à ranger ses affaires.

Elle lui expliqua alors pourquoi les Passeurs devaient partir, tout en déposant la besace que le clone lui avait demandée sur le lit.

— L'air est bizarre, dit-il en redressant la tête. Pourquoi fait-il si sombre ?

— Il va sans doute pleuvoir, lui répondit-elle. Il y a de gros nuages noirs au-dessus de l'EDo. Je les ai vus en accompagnant Élise à la sortie. J'espère qu'elle arrivera chez elle sans être trempée. Buvez, ajouta-t-elle en lui tendant un verre d'eau. Il avait l'air trop docile.

— Gabriel, ça va ?

— Je déteste être enfermé, avoua-t-il. C'est même pire que ça.

Il respira profondément. Ses mains tremblaient.

— J'ai passé les premiers mois de mon existence dans une cage. Depuis, les lieux clos me terrifient.

— Oh ! vous auriez dû me le dire ! Pourquoi avoir accepté que je vous enferme dans cette pièce ?

— Je pensais que je tiendrais le coup, admit-il piteusement.

— Et je vous avais promis de revenir très vite. Je suis désolée, s'excusa-t-elle en le prenant dans ses bras. Au début, il resta sans bouger, puis il lui rendit son étreinte, frémissant contre elle. La jeune femme se raidit quand elle sentit son souffle chaud au creux de son cou. La sensation se



propagea jusqu'à ses reins, provoquant un curieux frisson dans son estomac.

— Il... ne faut pas que vous restiez ici, balbutia-t-elle. On pourrait... retourner dans la serre quelques heures, ça vous ferait du bien. Vous devez vous reposer.

Elle parlait très vite, sans oser le regarder. Il se leva sans dire un mot. Elle se sentit minuscule. Son cœur battait à tout rompre. *Mais arrête, idiot !*

— Je... vais vérifier que personne ne nous verra sortir.

Elle ne commença à respirer normalement qu'une fois loin de lui. *Ah ! bravo. Tu crois que c'est le moment de te comporter en putain ?* Gaïl en aurait presque pleuré de rage. *Tu es pitoyable. Qu'est-ce qu'il y a ? Ça te manque, tout d'un coup, de te faire sauter ?* La voix qui parlait si durement dans sa tête avait les intonations de Gwen. Gabriel la fit sursauter en arrivant derrière elle. Elle se jeta dehors pour vérifier que la voie était libre.

Gabriel marqua un temps d'arrêt en pénétrant dans la serre. Il se laissa envahir par les odeurs et les bruits qui lui avaient tant manqué. Il remercia d'un sourire la jeune femme qui ne lui répondit pas et détourna même le regard. *J'ai dû faire quelque chose de mal*, se dit le GeM en entamant l'ascension du séquoia. Il apprécia le contact rugueux de l'écorce sous ses doigts. Cet exercice acheva de lui éclaircir les idées. Une fois arrivé sur la plateforme, Il se dirigea vers un coffret en bois qu'il ouvrit. Il entendit Gaïl arriver à son tour, pendant qu'il mettait en marche la surprise qu'il lui préparait. Cela aussi lui avait manqué dans l'EDo. La jeune femme regarda de tous côtés, quand les premières notes se firent entendre. Gabriel fut plus que satisfait de l'effet produit.

— D'où vient cette musique ? s'étonna la clone, toujours aussi curieuse.

— J'ai disposé des haut-parleurs un peu partout dans la

serre, après avoir lu dans un livre que les plantes aimaient la musique. Ça tombe bien, car moi aussi. J'ai bricolé une hi-fi. Approchez, l'encouragea-t-il. Il se demanda un instant s'il devait expliquer comment ça marchait et rompre ainsi la magie de son invention. Il lui montra juste l'appareil clignotant qui diffusait les premières mesures du dernier mouvement de la *Symphonie n°3* de Górecki.

— J'aime beaucoup ce morceau, confia-t-il à Gaïl, les yeux brillants. Dès la première fois où je l'ai écouté, j'ai pensé à un lac entouré de forêts comme il n'en existe plus, le tout baigné par la lune. Vous entendez cette voix ? Ce pourrait être celle de Mélusine, d'Ophélie ou de quelque autre fantôme qui hanterait ses eaux. On devine juste sa silhouette pâle entre les futaies.

Il s'assit au bord de la plateforme, les jambes dans le vide. Gaïl l'imita.

— Je ne comprends pas la langue dans laquelle cette voix chante, mais ça m'est égal. Je peux imaginer à chaque fois des paroles différentes. Elle est tantôt triste, tantôt pleine d'espoir. Elle parle peut-être d'un homme qu'elle a aimé ou qu'elle attend. Fermez les yeux, Gaïl, l'encouragea-t-il. Vous sentez sa puissance ? Même les arbres ont cessé de bruire pour l'écouter. Leurs branches s'inclinent sur son passage, ils veulent la toucher, sans pouvoir l'atteindre.

Il se tut quelques instants et observa le visage de la jeune femme, complètement captivée. La voix gagna en puissance et en profondeur. Une voix de soprano parfaite, cristalline comme l'eau de ce lac qu'il imaginait. Aussi pure que le rayon d'argent qu'il voyait sur le visage de cette femme en train de chanter. La lune venait de déchirer les nuages et inondait de clarté la serre habitée par la musique. Gabriel la sentit passer en lui et l'apaiser, savourant par ailleurs le plaisir de partager ce moment avec Gaïl.

Je célèbre la voix mêlée de couleur grise

Qui hésite aux lointains du chant qui s'est perdu  
Comme si au-delà de toute forme pure  
Tremblât un autre chant et le seul absolu. {2}

La jeune femme hoqueta et ouvrit les yeux. Son visage inondé de larmes se tourna vers Gabriel : dans l'obscurité, il était comme nimbé d'argent. Elle leva les yeux vers le ciel au-dessus de la serre : entre les feuillages brillait une lune souveraine et Gaïl tressaillit alors qu'une ombre passait devant l'orbe argenté. Quand elle regarda de nouveau Gabriel, elle sombra dans l'éclat cristallin qu'il fixait sur elle. Elle y vit une telle souffrance qu'elle éprouva l'irrésistible envie de le prendre dans ses bras pour le consoler. Ce regard était le plus humain qu'elle avait jamais croisé.

Gabriel finit par baisser les yeux et sembla se plonger dans la contemplation du vide.

— Je voudrais savoir ce qui vous préoccupe tant, dit-elle d'une voix si basse que Gabriel l'avait à peine entendue. Il poussa un long soupir en serrant les poings si fort que ses griffes s'enfoncèrent dans la chair. Des fragments de ses cauchemars vinrent se bousculer sous son crâne.

— Il y a en moi tant de choses, Gaïl. Je... ne sais pas toujours qui je suis.

La jeune femme cilla à plusieurs reprises.

— Je ressens la même chose, souffla-t-elle.

— Non. Cela n'a rien de comparable, affirma Gabriel. J'ai été conçu pour tuer. Je fais tout, je vous le jure, pour combattre cette fatalité et pour m'éloigner le plus possible de ce que PPV attendait de moi. Mais à force, je me demande si je n'agis pas ainsi en vain, si je ne finis pas par faire leur jeu.

Il se tut et ouvrit les mains :

— Je redoute ce que je suis. Et même... je le hais.

La jeune femme aurait voulu... Elle n'avait jamais éprouvé quelque chose d'aussi intense envers quiconque et cela lui fit peur. Elle voulait..., oui, elle voulait le protéger, l'empêcher

d'avoir aussi mal. Le GeM se leva soudain et s'éloigna d'elle.

La musique jouait toujours. L'instrument solitaire donnait l'impression d'égrener des gouttes de son. La clone eut l'impression de voir s'ouvrir devant elle un monde étrange, fascinant. Depuis qu'elle était à EDen, elle avait fait tellement de découvertes, sur elle-même, sur les autres. Son regard se porta de nouveau sur Gabriel.

— Vous êtes différent de tout ce que PPV aurait pu concevoir, assura-t-elle d'une voix qui l'étonna par sa conviction. *Ils* n'auraient jamais voulu créer un être aussi merveilleux que vous, jura-t-elle en plongeant ses yeux dans les siens. *Ils* salissent tout ce qu'*ils* touchent. *Ils* nous considèrent comme de simples jouets. *Ils* nous... fabriquent à leur usage et se moquent éperdument de ce que nous éprouvons, de ce que nous rêvons. Vous, par contre...

Elle s'avança d'un pas vers lui.

— Vous donnez avant de vouloir recevoir. Vous vous préoccupez de ce que vos proches, et même ceux que vous connaissez à peine, éprouvent. Et il y a ce... que vous avez appris et que vous enseignez à votre tour.

Elle inclina légèrement la tête avec un sourire.

— Chaque fois que je vous écoute lire, je vous sens en train d'essayer d'ouvrir des portes, de faire comprendre aux autres qu'ils doivent regarder différemment. Comment pourriez-vous faire le mal ? s'exclama la clone.

Gabriel eut un sourire désabusé. Il venait de penser à Géryon. Lui aussi savait *toucher les gens* pour semer la destruction autour de lui.

— Merci pour votre sollicitude..., commença-t-il. Elle l'interrompit, l'air vexé :

— Il ne s'agit pas de cela.

— Vous me prêtez des intentions si nobles, Gaïl. À vous écouter, je suis presque un saint. Ceux qui m'accusent, pourtant, ne sont pas des idiots. Ils sont honnêtes et cherchent à comprendre. Je ne suis pas innocent.

— Qui l'est ? s'insurgea-t-elle. Avez-vous la moindre idée de ce que j'ai dû faire sous le Dôme ?

— Pour survivre ! rétorqua le GeM.

— Qu'en savez-vous ? haussa-t-elle le ton. J'aimais peut-être me vautrer dans le luxe, poursuivit-elle en balayant l'air d'un geste. Je portais les vêtements que l'on me donnait, j'obéissais à tous les ordres de mon propriétaire, mais je me montrais zélée aussi. Vous avez vu avec Bastien ce dont je suis capable. Cela ne m'aurait rien fait, avant de vous connaître. Rien ! Parce que j'aurais pensé que cela faisait partie de ma... programmation. Qui m'a fait comprendre que je n'étais pas qu'une prostituée qu'on pouvait offrir au premier venu ? Vous !

Et elle explosa :

— Cela me met hors de moi quand vous jouez au monstre. Vous omettez tout le reste. Et le reste, c'est nous, les enfants, les gens d'EDen qui vous font confiance. L'idée que vous puissiez nous ignorer aussi facilement me remplit de panique. Je commence tout juste à croire qu'il y a quelque chose hors du Dôme. Pas seulement des communautés, mais quelque chose. Vous comprenez ?

Il hocha la tête et elle reprit, presque timide :

— Il y a des livres dans votre besace. Vous pourriez me les montrer ?

# III

*« Voici les régions, celles que je t'ai dites,*

*Où doivent tes regards voir les races maudites*

*Qui de l'intelligence ont perdu le bonheur. »*

*A ces mots il me prit par la main, son visage*

*Avait un air de paix qui me rendit courage :*

*Avec lui dans l'abîme il me fit pénétrer.*

*Là, soupirs et sanglots, cris perçants et funèbres*

*Résonnaient du milieu de profondes ténèbres :*

*Dans mon saisissement je me mis à pleurer.*<sup>{3}</sup>

## EDen

Un bruit répétitif et lent réveilla la jeune femme. Gaïl ouvrit les yeux, alors qu'une ombre s'étendait sur la cabane : les panneaux de la serre se refermaient. Elle s'étira et son coude heurta quelque chose – le livre que Gabriel lui avait offert. Encore un cadeau. Elle n'avait même pas pensé à le remercier pour la rose de verre. Elle déchiffra le titre en se souvenant de la façon dont le GeM avait commencé à lui lire cette histoire, la *Petite Sirène*. La dernière chose dont elle se souvenait, avant de s'être endormie, était le passage où l'héroïne rejoignait le beau prince qu'elle avait rencontré,

après avoir troqué son immortalité contre des jambes. Ensuite... *Où est-il passé ?* se demanda-t-elle en réalisant que Gabriel n'était nulle part dans les parages.

Elle n'eut pas le temps d'arriver au labo. Tasha, furieuse, l'attrapa par le bras et la secoua rudement :

— Où est Gabriel ?

Écarquillant les yeux, la GeM répondit :

— Je n'en sais rien. Je pensais...

— Vous pensiez ? Ça vous arrive ? Où étiez-vous cette nuit ?

— Avec lui, dans la serre.

Cette réponse mit son interlocutrice en rage.

— Pourquoi l'avez-vous laissé quitter le laboratoire ? hurla-t-elle.

— Il... il ne s'y sentait pas bien, bafouilla Gaïl. Il déteste les lieux clos.

— J'ai toutes les communautés du voisinage sur le dos. Ils cherchent Gabriel. Une autre femme a été assassinée. Et quand je les ai conduits au laboratoire pour leur prouver son innocence, il n'y était pas ! Vous vous rendez compte ? explosa la femme médecin. Ils le chassent, maintenant, comme un animal.

La clone vacilla.

— Je ne voulais pas... Il avait juste besoin de quelques heures pour...

— Pour devenir le coupable idéal. Vous n'êtes qu'une petite idiote. J'ai toujours su que vous ne lui causeriez que des ennuis.

Gaïl recula, consternée.

— Je... vais essayer de le retrouver.

— C'est trop tard ! Les autres ont une bonne avance sur vous. Et s'ils ne le trouvent pas, ça sera sans doute pire. Depuis que vous êtes ici, les ennuis s'accumulent. Les autres communautés nous en veulent. Elles jalouent notre prospérité et cherchent la moindre occasion pour nous le faire

payer. Vous venez de leur en offrir une sur un plateau ! Qu'est-ce qui me retient de vous virer d'EDen à coup de pierres ?

Les hurlements de Tasha avaient fini par attirer l'attention. Plusieurs personnes sortirent pour la rejoindre. La jeune femme aurait voulu disparaître dans un trou.

— Je suis désolée, murmura-t-elle en se mordant la lèvre inférieure pour s'empêcher de pleurer. Mais personne ne l'écoutait. Elle s'éloigna lentement, avant de se mettre à courir jusqu'à sa chambre. Là, elle se jeta sur son lit et éclata en sanglots, battant l'oreiller du poing. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, cela se terminait toujours de la même façon. Elle imagina Gabriel traqué par des poursuivants avides de se venger du monstre. *Mais pourquoi m'a-t-il abandonnée ? Où est-il parti ?* Elle se redressa, s'essuyant rageusement les yeux. Impossible qu'après avoir lu pour elle, il soit parti pour tuer quelqu'un. C'était trop absurde. Pourquoi aller chercher une victime dans l'EDo, quand elle-même offrait une occasion si facile ? *S'il tue des femmes, pourquoi pas moi ?* Elle se souvint de toutes les fois où elle s'était retrouvée à sa merci. *S'il obéit à une programmation de PPV, les GeMs doivent être sa cible favorite. Hors de question de s'en prendre à des Inédites. Par ailleurs, si les autres communautés sont si furieuses, ce n'est pas pour la mort d'une clone, donc, ça ne colle pas.* Gaïl sauta de son lit et alla vers la fenêtre. Son raisonnement lui paraissait sans faille. Elle se rua vers son manteau et son masque. Tasha avait omis l'atout que constituait la résonance. Gaïl avait ressenti la présence de Gabriel bien avant qu'il ne pénètre dans EDen. Elle choisit de commencer ses recherches à partir de la serre.

Élisabeth souleva délicatement la petite agnelle qu'elle prit dans ses bras. Elle adorait dorloter les animaux quand elle venait à la bergerie, passer ses doigts dans leur pelage si doux, leur raconter sa journée à l'école avec les orphelins. Il



lui semblait qu'elle ne passait jamais assez de temps avec ses amis, mais elle devait aussi aider ses parents à s'occuper du cheptel. Celui-ci comptait une cinquantaine de têtes, aucune n'appartenant vraiment au berger, Charles, et à sa femme, Ingrid. Leurs propriétaires payaient un loyer pour leur place dans la bergerie, le plus souvent en nature. Si EDen constituait la plus grande exploitation agricole de l'EDo, elle avait fait des adeptes et d'autres avaient réservé un peu de leur espace à des jardins. La location de la bergerie se payait donc le plus souvent en fourrage nécessaire aux animaux. Justement, Élisabeth entendait Martine, sa sœur aînée, pester dehors, car elle était de corvée de luzerne. Leur mère n'allait pas tarder à lui tomber dessus, si elle ne se taisait pas très vite. Elle-même ferait d'ailleurs mieux de trouver une activité plus constructive que de caresser les petits. Elle remit donc l'agnelle qu'elle cajolait avec sa mère et retourna à sa tâche, nettoyer la bergerie, une activité peu réjouissante mais vitale pour les bêtes.

La fillette sentit un museau se presser au creux de son coude et se retourna. Une brebis la fixa de son regard étrange, avant de lui donner un vigoureux coup de tête. L'heure de la traite n'allait pas tarder et la fillette s'étonnait que son père ne soit pas déjà là. Elle sortit de la bergerie pour le guetter. Le bâtiment, adossé contre la Citerne, donnait sur l'aire gazonnée qui entourait le principal bassin de rétention. Les moutons pouvaient y paître à l'occasion, ou en tous cas s'y dégourdir les pattes, car il ne constituait pas vraiment un pâturage suffisant. Élisabeth, la main en visière, chercha son père des yeux. Elle ne vit que son oncle David, qui lavait des seaux au bord du bassin. Sa sœur, toujours de mauvaise humeur, refusa de lui répondre quand elle la questionna au sujet de leur père. Comme la fillette allait rentrer dans la bergerie, elle vit Thomas débouler de nulle part. Sans plus de cérémonie, il l'attrapa par le bras.

— Viens tout de suite. Gabriel a des ennuis.

— Qu'est-ce qui se passe ? l'interrogea-t-elle.

— Pas le temps. On doit les empêcher de lui faire du mal.

Elle n'eut même pas l'occasion de lui demander de qui il parlait, qu'il l'entraînait déjà avec lui. Martine en profita pour se joindre à eux.

— Maman va être furieuse, l'avertit Élisabeth.

— Au moins, elle criera pour quelque chose, maugréa sa sœur en haussant les épaules.

La grand-place était noire de monde. Pas que des gens d'EDen. La fillette n'aima pas les visages étrangers qui l'entouraient. Ça criait, ça jurait. Et surtout, un groupe se tenait au milieu de ce rassemblement, entourant une forme blanche agenouillée. Élisabeth frémit en reconnaissant Gabriel, couvert de poussière et de sang, la chevelure défaite, les vêtements déchirés, des chaînes aux poignets et aux chevilles, sans son grand manteau et son écharpe fétiche. La fillette serra plus fort la main de Thomas. Martine, blême, grogna quelque chose d'incompréhensible. Quelqu'un venait de tirer brutalement sur une chaîne, faisant perdre son équilibre au GeM.

— Pourquoi Tasha n'intervient pas ? s'indigna Élisabeth.

La doctoresse discutait avec trois hommes qui lui faisaient face, poings sur les hanches, l'air bravache. Avec un culot extraordinaire, Thomas se glissa jusqu'à eux, entraînant son amie avec lui.

— Hors de question que je vous laisse l'emmener ! grondait Tasha. On ne traite pas de la sorte un membre de notre communauté.

— C'est un GeM. Ils ont l'habitude qu'on agisse ainsi avec eux, lui répondit un de ses interlocuteurs, plutôt costaud, les cheveux rarissimes sur son crâne luisant, des petits yeux noirs et cruels.

— Chez vous, peut-être, mais pas à EDen. Les GeMs y ont une place identique à la nôtre. Par ailleurs, Gabriel a aidé à la fondation de notre communauté. Personne ne vous laissera

l'enlever.

— J'en suis pas si convaincu. Vos gens vont plutôt penser qu'on les soulage d'un sacré fardeau. Pis vous arrêtez pas de parler de la façon dont on le traite, mais vous oubliez ce qu'il a fait à ces filles !

— Ça reste à prouver, l'interrompt la femme médecin. Il mérite un jugement, d'être considéré comme innocent jusqu'à preuve du contraire.

— Vous êtes incapable de le garder enfermé pour l'empêcher de nuire, intervint un autre homme, plus petit, le profil sec et le regard hautain. Qui nous garantit qu'il ne s'enfuira pas d'ici à ce que nous le jugions ?

— J'ai la solution, se manifesta Théo qui s'avança parmi eux. Les Sidéros se sont dotés dernièrement d'une... cage.

— Théo, non ! s'exclama Tasha avec horreur. Comment pouvez-vous... ?

— Croyez-moi, j'aimerais trouver autre chose dans l'immédiat, mais ça me semble être la meilleure solution. Gabriel resterait à EDen, mais sous la garde de ces hommes. Ainsi, chacun y trouvera son compte.

— Alors, remettons-le au labo, protesta la doctoresse.

— D'où il a déjà réussi à s'enfuir, lui rappela son ami.

— Vous en parlez comme d'un animal enragé.

Sentant que Tasha se résignait, Thomas explosa :

— Vous n'allez pas les laisser faire !

Les regards se tournèrent vers lui. Élisabeth aurait aimé qu'il lâche sa main, pour qu'elle puisse s'éloigner et ne pas être ainsi l'objet de tant d'attention.

— C'est pas une conversation pour les morveux, le rabroua le troisième traqueur au visage de bouledogue.

— Gabriel est notre ami !

— Vous le laissez avec les gosses ? rugit l'homme au crâne luisant, sans cacher son dégoût. Vous êtes complètement folle !

— Il est leur professeur et beaucoup de parents lui ont

confié leurs enfants, sans que j'ai quoi que ce soit à voir avec leur choix, répliqua froidement la femme médecin. Vous vous arrêtez à son apparence...

— Et sa sauvagerie ! Il a blessé cinq hommes, avant qu'on ne le capture, lui répondit le plus petit des trois. C'est une bête sanguinaire. Dans la bagarre, c'est nous qui avons été les plus humains.

Il se tourna vers le chef des Sidéros.

— OK pour la cage. Vous la livrez quand ?

— En fin de journée, je pense, répondit l'ancien militaire, en évitant de regarder Tasha ou les enfants.

— On va vous prêter des hommes. En attendant, ce satané clone restera enchaîné, que ça vous plaise ou non, avertit l'homme aux airs de bouledogue en toisant Thomas et Élisabeth.

— Puis-je au moins soigner ses blessures et lui apporter des vêtements propres ? s'enquit Tasha.

— On verra ça plus tard. Occupez-vous plutôt de nos hommes, avant de vous soucier de cet animal, la rabroua l'homme chauve. Lui et ses compagnons bousculèrent volontairement les enfants en partant. Élisabeth empêcha un Thomas furieux de se ruer sur eux.

— C'est une catastrophe, maugréa Martine. On va les avoir en plus sur le dos, jusqu'à ce que cette histoire soit réglée. Papa m'a parlé de leur communauté, à l'est de l'ancien bois de Vincennes. Un vrai camp retranché. Ce sont des paranos.

Un rugissement la fit taire. Élisabeth se sentit elle aussi pétrifiée par ce son. Elle eut juste le temps de voir, dans la cohue qui s'en suivit, Gabriel, debout, libéré d'une de ses chaînes, faisant face à un homme étendu sur le sol et qui saignait au bras droit et à la poitrine. Le GeM s'apprêtait à fondre sur lui, quand les trois autres personnes qui tenaient ses chaînes, dans un même élan, le tirèrent en arrière, lui coupant le souffle et le faisant tomber brutalement. Sonné, le clone n'eut même pas le temps de se relever que ses

bourreaux s'acharnèrent sur lui, le rouant de coups de pieds. Tasha poussa son fauteuil pour les stopper.

Quelqu'un la devança. Une véritable furie qui sauta sur le dos d'un des agresseurs de Gabriel, le mordant à l'oreille. L'autre couina et sautilla sur place pour tenter de s'en débarrasser. Mais au même moment, une tornade blonde l'assaillit en s'agrippant à sa cheville. Thomas s'écria : « Annie ! » L'incident faillit tourner à l'échauffourée quand les parents de la petite fille se précipitèrent pour récupérer leur enfant. Croyant qu'ils allaient plutôt lui prêter mains fortes, les autres exodés s'en mêlèrent à leur tour et tout devint terriblement confus. Un nouveau rugissement fit reculer tout le monde, Élisabeth put alors voir Gabriel qui tenait Gail et Annie dans ses bras. La jeune femme était dans un drôle d'état, elle aussi : son manteau était couvert de boue et son masque pendait à son cou au rythme où elle tournait la tête en tous sens pour empêcher les geôliers d'approcher. Gabriel lui dit quelque chose. La clone secoua la tête, mais le GeM la repoussa doucement, en lui confiant Annie. Marquant toujours son refus, Gail resta un long moment plantée à moins d'un mètre de Gabriel qui s'éloigna alors en faisant cliqueter ses chaînes.

— Il va pas faire ça ! glapit Thomas. Pourtant, le clone se rendit à ses agresseurs.

Élisabeth avait retenu son souffle presque tout le temps. D'un geste qui lui était peu coutumier, sa grande sœur glissa un bras autour de ses épaules et l'attira vers elle.

— Il va s'en sortir. Si ces idiots ne veulent pas finir au dispensaire chacun leur tour, ils vont vite apprendre qu'il ne faut pas le chercher.

— Sauf qu'ils l'obligent à se comporter comme il déteste. Ils vont pouvoir dire, maintenant, que c'est un monstre, un animal, réagit la fillette, scandalisée. Je ne veux pas qu'on le mette dans une cage, pleurnicha-t-elle.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? les fit sursauter une voix.

Quand elles se retournèrent, leur père se tenait devant elle, mains sur les hanches.

— C'est ma faute, je vais tout vous expliquer, les défendit Thomas.

Ginny faisait un tel raffut depuis dix bonnes minutes, qu'Isaac finit par frapper à sa porte pour s'assurer que tout allait bien.

— Je cherche une couverture pour Gabriel. J'en avais une, tout en haut de cette armoire, mais je ne la retrouve plus, pesta-t-elle en recommençant à farfouiller. Un rien l'agaçait et ce contretemps l'aurait volontiers fait hurler. Le cordonnier décida de lui prêter main forte et l'aida à enlever les affaires qui la gênaient pour grimper sur son lit. Isaac se racla la gorge, afin de lui signifier qu'il voulait lui parler. La GeM se retourna avec agacement.

— Ce qui arrive à Gabriel doit te bouleverser, commença l'artisan.

— Le mot est faible. Vous, les Inédits, vous n'avez qu'un pas à franchir pour vous transformer en bourreaux. Est-ce si facile pour vous de faire le mal ?

— Je trouve que tu généralises un peu vite.

— Oh ! Vraiment ! Si une bagarre a éclaté tout à l'heure, ce n'était pas pour un GeM, mais pour la petite Annie, la seule avec Gaïl, à avoir eu assez de cran pour intervenir. Quel beau tableau, vraiment ! J'ai honte de cette communauté.

— Tu prends ça trop à cœur. Je ne te savais pas si attachée à Gabriel.

Ginny laissa échapper un soupir.

— Ça m'a rappelé les moments les plus noirs de ma vie.

— Tu ne t'es jamais beaucoup confiée sur ta vie sous le Dôme, remarqua le cordonnier en l'aidant à descendre du lit.

— Je vous aurais raconté quoi ? Comment je passais mes journées, les mains plongées dans la mélasse, à faire attention de ne pas glisser dans les grands bassins

hydroponiques où on faisait pousser des fruits ou des légumes qui n'en avaient que le nom ? Ça me rongait les ongles, ils commencent juste à repousser. Il y avait aussi la peur, constante, de se faire bousculer par un gardien. Il trouvait toujours très drôle de voir une clone se débattre dans cette merde qui, quand elle ne nous étouffait pas, nous irritait la peau et les yeux. Ça démangeait tellement qu'on n'en dormait pas la nuit, et le lendemain, il fallait retourner au turbin, s'empêcher de se gratter pour ne pas risquer de tomber et ainsi de suite.

Isaac s'était figé devant la rudesse de ses mots et de son ton.

— Si on ne faisait pas son quota, mieux valait avoir un joli petit cul qui intéresse un surveillant, comme ça, pendant qu'il nous sautait, il oubliait de nous inscrire au tableau des ouvrières improductives. Ils m'ont mis une cage autour des yeux et du cœur, j'ai appris à ne plus me préoccuper de ma voisine, à ne plus ressentir quoique ce soit quand une clone s'écroulait à côté de moi en tremblant comme une feuille parce que les vapeurs chimiques de la ferme avaient fini par attaquer son système nerveux. J'ai tout fait pour oublier et en un instant – elle claqua des doigts – je me suis souvenu que j'étais une GeM parmi des Inédits, rien de plus.

— Tu te trompes, contesta Isaac. Tu es mon amie, aussi.

— Les Inédits donnent leur amitié aux clones comme on offre un os à un chien. Ils en attendent de la reconnaissance et se moquent éperdument des ravages qu'ils font quand ils détournent les yeux alors qu'on a le plus besoin d'eux, cracha rageusement Ginny, hors d'elle. La frustration finit par l'emporter et elle envoya ses affaires valdinguer à travers la pièce.

— C'est vrai, on se ressemble tous, pourquoi se préoccuper d'un tel plutôt que d'un autre. On nous remplace, quand on n'a plus besoin de nous.

— Tasha ne ferait jamais rien de tel avec Gabriel ou tout

autre GeM de la communauté, lui rappela le cordonnier.

— Sainte Tasha, priez pour nous ! s’esclaffa la clone. C’est vrai, c’est une sainte, non ? Mais on aurait eu besoin d’une lionne, ce soir, que dis-je, de dix lionnes pour les empêcher de s’en prendre à Gabriel. Les belles paroles, ça ne sert à rien devant la force. Daisuke a raison.

Elle pleurait et ne pouvait pas s’en empêcher.

— Où est cette satanée couverture ?

Elle se pencha et fouilla sous le lit.

— Je vais t’en prêter une, si tu veux, suggéra Isaac.

— Non, je m’en sortirai seule, lui parvint la voix étouffée de son assistante.

— Ginny..., commença-t-il, mais son visage rouge et baigné de larmes apparut et elle lui lança :

— Si vous voulez vous rendre utile, allez convaincre vos congénères de s’activer pour sortir Gabriel de cette cage.



# IV

*Idiomes divers, effroyable langage,  
Paroles de douleur et hurlements de  
rage,  
Voix stridentes et voix sourdes,  
mains se heurtant;*

*Tout cela bruissait confusément dans  
l'ombre,  
Eternel ouragan de cet air toujours  
sombre,  
Comme un sable emporté par le vent  
haletant.*

*Et moi, les yeux couverts d'un  
bandeau de vertige :  
« Qu'est-ce donc que j'entends,  
maître, et quel est, » dis-je,  
« Le peuple qu'à ce point la douleur a  
vaincu ?{4} »*

## **Communauté des Passeurs**

*Il pleut sur la ville comme il pleut sur mon cœur. Ce n'était plus une ville, mais un amas de ruines, songeait Élise en se drapant dans son long manteau. Une bruine persistante et mélancolique coulait sur ses cheveux et faisait luire les bateaux. Sur la rive, les décombres de l'EDo paraissaient encore plus sinistres. La jeune fille frissonna. La Seine donna un grand coup de semonce contre les coques, comme pour convaincre les Passeurs de prendre le départ. Plusieurs péniches larguèrent les amarres à ce moment précis. *Tant pis pour les retardataires, ça devient trop risqué,* avait dit son père quelques instants plus tôt. Un convoi de trois péniches*

manquait à l'appel. Il aurait dû arriver la veille. Le pont de bateaux se disloqua un peu plus quand cinq navires se détachèrent pour se laisser entraîner par le courant trop rapide. Aussitôt, contrairement à l'ordinaire, un pousseur se plaça devant eux pour les retenir. Les capitaines se débattirent un bon moment pour s'aligner. *L'Amérindien* était le prochain sur la liste. Élise sentit le bateau frémir tout entier quand il s'écarta des autres coques. Elle serra le bastingage si fort que le bois s'imprima dans sa paume. Sans grand espoir, elle chercha des yeux une silhouette familière sur la rive. Une soudaine rafale de pluie l'obligea à détourner la tête. Elle entendit son père lui crier de se mettre à l'abri. Un couvercle sépulcral se posa sur l'EDo et l'eau du ciel se déversa soudain avec rage sur la Zone.

## **EDo**

Gaïl sursauta quand une goutte d'eau atterrit sur son nez, puis une autre dans son cou. Elle leva les yeux vers les panneaux. Des gouttes folles tambourinaient contre le verre et les poutrelles d'acier. Elle glissa le précieux paquet sous son pull et se planta devant l'Inédit qui montait la garde :

— Je veux voir Gabriel.

— Ce monstre a un fan club ! réagit le planton. T'es la deuxième à te pointer, ma poulette, lui postillona-t-il dessus. Tu veux pas plutôt papoter avec moi ?

Il avait les ongles sales et son haleine sentait l'alcool.

— Tu joues la pimbêche ? renifla-t-il bruyamment. Elle répéta sa demande.

— Je pourrais t'envoyer paître, sale petite peste. Je me montre poli avec toi, tu pourrais au moins me répondre. D'abord, tu lui trouves quoi, au monstre ?

La jeune femme serrait si fort les mâchoires qu'elle commençait à grincer des dents. Elle répondit en insistant bien sur la première lettre de chaque mot :

— Il est gentil, généreux, génial. Rien de mauvais,

méprisant ou malodorant en lui. La comparaison vous suffit ?

Le temps qu'il trouve quelque chose à lui répondre, elle se donna la permission de passer. Elle retint son souffle sur les premiers mètres, redoutant qu'il ne l'intercepte. Mais il ne se manifesta pas.

Son cœur se serra à la vue de la cage.

— Gabriel, vous allez bien ? murmura-t-elle avant d'ajouter timidement : Je vous ai apporté de quoi lire...

Gabriel demeurait immobile, sa main serrant la couverture drapée autour de ses épaules, son regard rivé sur un point invisible, au loin, au-delà des barreaux d'acier.

Elle allait répéter sa phrase lorsqu'il tourna la tête. Ses yeux clairs fixaient intensément le livre qu'elle tenait, comme un homme affamé devant un inaccessible repas. Elle fit encore un pas et lui tendit le recueil entre deux barreaux, aussi loin qu'elle put :

— Je voulais vous amener *La Légende des Siècles* mais je crois qu'il est resté chez vous, s'excusa-t-elle, et Tasha n'a pas voulu me laisser retourner à la serre. Alors, je suis allée dans la salle de classe.

Il tendit le bras à son tour. Lorsque sa main se referma sur le livre, ses doigts frôlèrent ceux de la jeune femme. Ils eurent le même sursaut, le même mouvement de recul, lâchant le vieux volume qui tomba ouvert sur le sol métallique de la cage. Il y eut une longue seconde de gêne, et Gaïl, se retenant d'une main à un barreau, tenta de récupérer le livre... hors d'atteinte. Gabriel sortit de sa stupeur. Il ramassa le recueil, le retournant pour déchiffrer le titre :

— William Blake ? s'étonna-t-il. Pourquoi l'avez-vous choisi ?

Elle accueillit la diversion avec soulagement :

— J'étais si pressée de venir, expliqua-t-elle avec un sourire hésitant, que j'ai failli faire tomber l'étagère. J'ai réussi à rattraper tous les livres... sauf celui-là. Alors je l'ai

pris...

— Croyez-vous aux signes, Gaïl ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Pourquoi ?

— Regardez.

— *Le... le Tigre ?*

Il inclina la tête en signe d'acquiescement, pensif.

— Vous voulez bien me le lire ?

Pour la première fois, il la regarda, longuement. Puis il reporta son attention sur le vieil ouvrage écorné – un peu plus depuis ses deux dernières chutes – tandis que Gaïl se laissait glisser sur le sol où elle s'assit en tailleur, son visage pressé contre les barreaux, affichant cette expression de concentration, intense, presque comique, qu'elle prenait toujours pour l'écouter. Il commença à lire, de sa voix profonde et douce qui savait si bien faire chanter les mots :

Tigre ! Tigre ! feu et flamme  
Dans les forêts de la nuit,  
Quelle main ou quel œil immortel  
Put façonner ta formidable  
symétrie ?

*Un frisson d'excitation anticipée coula le long de son échine à mesure qu'il s'avavançait le long du mur à demi éboulé, se frayant silencieusement un chemin entre les touffes d'herbes rabougries et les pierres tombées, rongées de mousse jaunâtre. Il aspira longuement l'air nocturne, presque froid, à la recherche des effluves qui le mettraient sur la piste. Il ne décela rien mais il était encore tôt, le jeu commençait à peine.*

*Il se redressa lentement, prenant un plaisir presque sensuel à sentir jouer tous ses muscles. La puissance parcourait ses veines avec son sang, l'emplissant d'une joie farouche. Force pure, irrésistible. Redoutable perfection de la*

*mort en marche. Il avait été créé pour tuer. Et accomplissait sa tâche avec délectation, y puisant cette pure jouissance, unique, que seule lui apportait la destruction.*

*Il leva son visage vers la voûte enténébrée où s'allumaient déjà quelques étoiles. De faibles scintillements signalant d'autres mondes... qui n'avaient aucun intérêt pour lui. Un sourd grondement roula dans sa gorge comme il se remettait en marche, inexorable, tendu vers un seul but : abattre ses griffes, faire couler le sang. Vivre, enfin. Exulter dans l'agonie de l'autre.*

Dans quels abîmes, quels cieux  
lointains

Brûle le feu de tes prunelles ?

Quelle aile osa y aspirer ?

Quelle main osa saisir ce feu ?

*Un son ténu, lointain, le figea alors qu'il pénétrait, par le mur effondré, dans une cour noyée d'ombre. Etait-ce sa proie ? Il écouta, penché en avant, captant la vibration de la nuit. Rien que la brise sifflante dans les lézardes d'un bâtiment en ruines, le trot léger des petites créatures nocturnes, jouant leurs drames miniatures sur une scène dont ils se croyaient les seuls acteurs. Jusqu'à ce qu'il passe, et le souffle glacé du sépulcre avec lui. Alors, tous se taisaient, respectueux, lui laissant le premier rôle. Jusqu'au dernier acte.*

*Le même bruit, plus proche, cette fois, plus net. Comme une course hésitante, trébuchante. Et qui venait vers lui. Il n'avait pas semblé bouger et pourtant il était maintenant fondu dans l'ombre encore plus noire d'un porche dont les gonds rouillés ne retenaient plus de portes. Dans l'obscurité, ses yeux brillaient de l'appel du sang, brûlants. Il caressa sa paume de la pointe de ses griffes et passa sa langue sur ses lèvres soudain sèches. Quatre jours. Il n'avait pas tué depuis*

*quatre jours.*

Quelle épaule, quel savoir-faire  
Tordirent les fibres de ton cœur ?  
Et quand ce cœur se mit à battre,  
Quelle terrible main ? Quels  
terribles pieds ?

*La fille surgit par la brèche du mur, hors d'haleine. Elle s'immobilisa quelques secondes, s'appuyant d'une main aux vieilles pierres grises, parcourant la cour de son regard de bête traquée. Elle ne vit rien et son visage souillé de sang et de poussière parut se détendre. Il sourit dans l'ombre d'où il ne perdait pas le moindre geste de sa proie. Qu'elle approche encore un peu et il n'aurait qu'à tendre la main. Il faillit émettre un soupir déçu : c'était toujours trop facile.*

*Elle semblait danser d'un pied sur l'autre, tremblante de fatigue et de froid. De faim sans doute aussi car il n'avait pas pris la peine de la nourrir, durant les trois jours où il l'avait gardé prisonnière, attendant pour la relâcher que le prenne l'irrépressible besoin de tuer. La brise lui apporta soudain son odeur et il fronça le nez : elle puait la peur.*

*Elle fit un pas prudent en avant, puis un autre. Il se tendit, ramassé sur lui-même, prêt à bondir. Il sentit son cœur s'accélérer sous l'effet d'une décharge d'adrénaline. Encore un peu... Encore trois pas... Approche, petite, approche... Son souffle se faisait plus court à mesure que passaient les secondes. Malgré la fraîcheur de la nuit, la sueur perlait à ses tempes, coulait le long de son dos, se glaçant au vent sans qu'il y prenne garde. C'était toujours ainsi quand approchait la curée. Allons, avance...*

*La fille fit encore un pas. Elle ne vit pas venir l'attaque.*

Quel fut le marteau ? Quelle chaîne  
?

Dans quel brasier fut ton cerveau ?  
Sur quelle enclume ? Et quelle  
terrible étreinte  
Osa enclore ses mortelles terreurs  
?

*Il suivit un instant du regard les rigoles pourpres se frayant un passage entre les pavés disjoints. La fille gisait sur le dos, les yeux grands ouverts sur un ultime sursaut d'horreur. Il s'agenouilla près d'elle, la regardant presque tendrement, en faisant courir la pointe de ses griffes sur l'épaule encore tiède.*

*— Fin du jeu, murmura-t-il. J'ai encore gagné, on dirait.*

*Puis, se penchant sur la blessure béante, il y but la vie qui s'écoulait encore, savourant cet incomparable nectar. La saveur du sang dans sa gorge lui était familière mais il la retrouvait avec un émerveillement sans cesse renouvelé, chaude, âpre, salée. Lorsqu'il releva la tête, un filet rouge au coin des lèvres, il ne put résister au plaisir de plonger ses mains dans la flaque écarlate échappée de la gorge déchirée de la fille. Il contempla ses paumes luisantes avec un étrange sourire avant d'éclater de rire en levant son visage vers la nuit, vers les étoiles indifférentes :*

*— Regardez ! les défia-t-il en tendant vers leur froid scintillement ses mains dégouttantes de sang. Ils peuvent tous trembler car c'est moi qui décide s'ils vont vivre ou mourir !*

Quand les étoiles jetèrent leurs lances  
Et baignèrent le ciel de leurs larmes,  
A-t-il souri à la vue de son œuvre ?  
Celui qui fit l'agneau, est-ce lui qui te fit  
?

*Riant toujours, il passa ses mains sur son visage, maculant ses joues, son cou et sa poitrine. Puis le silence revint dans*

*l'étroite arrière-cour. Il baissa la tête et ses mains retombèrent sur ses cuisses. L'exaltation de la chasse le quittait peu à peu à mesure que s'apaisaient son souffle et les battements de son cœur. Mais la sensation de paix, il le savait, ne serait que de courte durée. Dans quelques jours, quelques heures, peut-être, tout recommencerait. La fièvre du sang le tennaillerait à nouveau, violente, irrésistible. Il lui faudrait à nouveau trouver une proie. Et chasser.*

*Pesamment, il se redressa et commença à s'éloigner à pas lents. Il avait presque atteint le porche lorsqu'il se souvint : d'abord cacher la fille. Ne jamais négliger la plus élémentaire prudence. Ce fut facile : il y avait une vieille citerne à fuel, au fond de la cour. Ensuite... De l'eau. Il lui fallait de l'eau. Boire et se laver de tout ce sang. Il savait où en trouver. Tout près. Là où il se rendait toujours. Il prit la direction du réservoir.*

Tigre ! Tigre ! feu et flamme  
Dans les forêts de la nuit,  
Quelle main ou quel œil immortel  
Put façonner ta formidable  
symétrie ?

Un profond soupir satisfait de la jeune clone punctua l'ultime vers. Elle était demeurée immobile tout le temps, les yeux fermés, à tel point que Gabriel aurait pu la croire endormie. Mais il sentait qu'elle était bien éveillée, vibrante, toute emplie de la musique des mots qu'il lui avait fait découvrir.

— C'est beau, murmura-t-elle enfin alors qu'il refermait le livre, et c'est encore plus beau quand c'est vous qui lisez.

Il tressaillit lorsqu'elle braqua sur lui le feu de ses yeux verts.

— Vous mettez tant d'émotion dans votre lecture, continua-t-elle. C'était comme si... le poème avait pris vie...

Elle s'écarta des barreaux.



— Il faut que je parte, annonça-t-elle à regrets. Sylviane va se demander où je suis passée. Mais je reviendrai dès que possible, je vous le promets. Est-ce que... vous avez encore besoin de quelque chose ?

— J'ai tout ce qu'il me faut, Gaïl, grâce à vous.

### **Extrait du journal de Natasha Hélénus.**

**20-11-18 GD.** *Cette situation m'afflige. Mon impuissance me rend folle. Nous risquons de perdre notre rêve. La communauté qui a pris la direction des opérations, après la capture de Gabriel, ne fait pas partie de celles que je citerais comme modèle dans l'EDo. Elle suit plutôt une tradition de méfiance, de rejet du monde extérieur. Le psychopathe qui tue toutes ces filles est allé tirer sur la queue d'un très gros dragon, venu cracher ensuite ses flammes sur nous. Il est en train de tout détruire, y compris la confiance entre les GeMs et les Inédits au sein de notre communauté. Ginny ne parle plus à Isaac, Gérald et Gauvain ne travaillent plus avec Simon. Ils attendent, je ne sais quel cataclysme. Le tout premier Eden a disparu à cause d'une pomme, fruit de discorde que cette fois-ci, on nous force à avaler.*

*S'il arrivait quoi que ce soit à Gabriel, comment pourrais-je continuer ? Qu'est-ce qui me donnerait la force ? Vers qui me tourner lorsque l'abattement me cloue sur place, avec qui partager mes doutes et affronter les questions qui m'harassent ? Oh ! oui, il y a d'autres gens formidables à EDen, seulement, ils ne comprennent pas. Ce que je cherche, ce n'est pas juste créer une communauté de plus dans l'EDo. Le but que je poursuis est plus grandiose. J'ai besoin du cerveau de Gabriel pour y parvenir. Il possède une intelligence hors norme, il « voit » le problème sous un angle souvent surprenant qui nous apporte des solutions inespérées. D'un point de vue humain, je ne me le cache pas, même si les autres refusent de l'admettre, ce GeM est l'âme d'EDen. Il la fait vivre, il la rend exceptionnelle par sa seule*

*présence, par le mythe qui se rattache à lui. Hélas ! ce mythe, justement, se retourne contre lui et contre nous, du fait de l'ignorance de cette poignée d'imbéciles qui en jouant les fiers à bras pensent sauver le monde. Ils m'écrabouillent. Ils me réduisent à rien, à une vieille femme inquiète qui tremble parce qu'on menace de lui arracher ses rêves.*

## **EDo**

Le convoi avait pris beaucoup de retard sur l'horaire prévu. Dans l'espoir de rattraper les autres, les capitaines des trois péniches avaient décidé de poursuivre leur route, une fois la nuit tombée, bien que la navigation n'en soit que plus difficile. Cependant, s'arrêter aurait été tout aussi dangereux, vu le secteur qu'ils traversaient. Ils pouvaient être attaqués par les bandes qui sévissaient dans la région.

Le fleuve charriait des objets de toutes sortes, d'autant plus redoutables qu'ils étaient massifs et se déplaçaient à grande vitesse. À chaque fois que l'un d'eux heurtait la coque d'un des navires, son capitaine serrait les dents et priait pour que son bateau résiste. Ce fut le cas sur un nombre miraculeux d'encablures. Jusqu'à l'accident.

La confluence fournissait un lieu propice au développement des activités de passage et bien avant que les bateliers ne prennent le relais des infrastructures détruites, on s'était soucié de faire passer un maximum de gens d'une rive à l'autre. Si la plupart des constructions avaient disparu, avant la Défluviation, elles avaient laissé des vestiges : autant de pièges pour les débris que la Seine entraînait avec elle.

À cet endroit s'étaient accumulés des reliquats hétéroclites de détritrus et de tessons qu'avec la grosseur des flots les capitaines ne purent voir qu'à la dernière minute. Bien trop tard.

L'alerte ne fut donnée que lorsque la première péniche du convoi heurta de sa proue l'amas et s'y enfonça avec un bruit mat et grinçant. Le bateau poursuivit sa course, jusqu'à

heurter un morceau plus gros qui perfora la coque et le stoppa net. Les deux navires qui le suivaient l'emboutirent queue à queue, mais le dernier, au lieu de rester dans le courant, commença à dévier, finissant même par déplacer les deux autres péniches qui glissèrent à angle droit par rapport au cours d'eau. Le troisième bateau, lui, percuta de plein fouet la digue qui s'appuyait sur l'ancienne autoroute.

Une brèche se forma dans l'instant.

*Mon maître : « Ces mots sont le  
partage,*

*Le misérable sort des âmes sans  
courage,*

*De ceux qui sans opprobre et sans  
gloire ont vécu.*

*Ils sont mêlés au chœur de ces  
indignes anges*

*Qui ne luttèrent pas, égoïstes  
phalanges,*

*Ni pour ni contre Dieu, mais qui  
furent pour eux.*

*Le ciel les a chassés de ses parvis  
sublimes,*

*Et le profond Enfer leur ferme ses  
abîmes,*

*Car près d'eux les maudits  
sembleraient glorieux. {5} »*

## **Tasha.**

*J'ai tellement mal aux jambes, ce soir. Je déteste quand  
elles se rappellent à moi. Je sais bien que je ne peux rien  
ressentir, et pourtant, c'est comme si l'extrémité de mes  
nerfs encore sains me brûlait.*

*Changer de position ne sert à rien. Et ça fait trois fois que  
je relis la même ligne. Les résultats sont erronés, sans doute,  
mais je n'ai pas envie de retourner au labo. Je risquerais de  
croiser quelqu'un en traversant la rue et je ne me sens  
vraiment pas d'humeur. C'est rare, mais ce soir, j'ai fermé  
ma porte. J'espère qu'ils comprendront.*

*Non. On vient de frapper.*

La doctoresse écarta son fauteuil de sa table de travail. Simon s'avança en hésitant dans la pièce. Il savait ce que la porte fermée signifiait et il hésita un instant avant d'annoncer :

— De l'eau s'infiltré par l'entrée sud.

— Quoi ! s'exclama-t-elle en essayant une nouvelle fois de trouver une position moins douloureuse, pour masser ses cuisses.

— On a colmaté comme on a pu, mais ça vient pas du ciel. Cette fois-ci, elle fronça les sourcils.

— Le débit ?

— Il augmente de minute en minute. On pataugeait jusqu'aux chevilles quand je suis parti. Les portes ne sont pas étanches. On aurait dû s'en occuper plus tôt, mais pour les consolider, il aurait fallu une nouvelle commande aux Sidéros...

— Je sais tout ça, Simon, l'interrompit-elle avec un geste impatient. Va prévenir les autres. Qu'ils amènent leurs outils. Pas le choix, il faut arrêter cette infiltration en récupérant... je ne sais pas, moi, les planchers des immeubles alentours, qui ne sont pas occupés.

— On y a déjà pensé. Trois d'entre nous se sont mis au travail. Mais je voulais vous avertir. En passant, j'ai déjà réveillé Aymeric, Ruben et Jérôme. Ils avertiront les autres. Je préfère retourner là-bas.

— Très bien. Je te suis, soupira-t-elle en allant chercher dans la pièce voisine de quoi se vêtir plus chaudement.

Isaac.

*Je n'arrivais pas à dormir, de toutes façons. Je m'inquiète pour Ginny et depuis deux heures je me retourne dans mon lit sans trouver le sommeil. Qu'est-ce que j'ai fait de ma pelle ? C'est terrible de vieillir. Ah ! Ginny est réveillée. Va-t-elle rester ici ou nous accompagner ? J'aimerais bien qu'elle*

*arrête de m'en vouloir. On Après toutes ces années de solitude, ça fait du bien d'avoir une amie.*

Le cordonnier quitta son atelier comme si les années pesaient sur ses épaules. Il sentait la fatigue et la nervosité dans ses moindres articulations. Aymeric lui adressa un sourire encourageant et lui tapa amicalement sur l'épaule. Ils marchèrent en silence jusqu'à l'entrée sud. Les hommes déjà sur place avaient de l'eau aux genoux. Ils glissaient et ne voyaient plus l'endroit par où l'eau s'infiltrait.

— On devrait peut-être sortir et attaquer le problème à sa source, suggéra Jasper, un grand dégingandé qui appréciait modérément l'idée de devoir travailler dans l'eau glacée.

— Je crains que la source ne soit le fleuve lui-même, lui répondit Aymeric. Il doit y avoir un problème à la digue. Il faudrait envoyer quelqu'un.

Ruben se porta volontaire. Le métis avait déjà son manteau. Il rebroussait chemin pour passer par l'entrée ouest, quand Simon lui suggéra d'escalader la porte, lui indiquant le chemin par les toits. Isaac trembla en sentant l'eau froide s'infiltrer dans ses chaussures et grimper le long de ses jambes. Avec sa pelle, il entassa de la terre contre la porte pour étayer les morceaux de plancher que les autres rapportaient.

Élisabeth.

*Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? Martine ronfle ! Jamais elle ne voudra me croire quand je lui dirai. J'entends papa. Il est debout à cette heure-ci ? J'ai tellement sommeil. Maman ne dort pas non plus. Bizarre, qu'est-ce qui se passe, à la fin ?*

Les voix étouffées de ses parents lui parvenaient au milieu d'autres bruits, traduisant une certaine agitation. La fillette sursauta quand sa mère vint ouvrir la porte de la chambre.

— Les filles, réveillez... Tu ne dormais pas, Lise ? s'étonna Ingrid. On a besoin de vous. Les bêtes s'agitent, il va falloir

les sortir avant qu'elles ne se piétinent.

Martine émergea du sommeil, grogna, s'étira et cligna des yeux plusieurs fois.

— On est déjà le matin ?

— Mais non, idiot. Il se passe quelque chose.

Après un regard noir pour sa cadette, l'aînée commença à s'habiller. Élisabeth n'eut pas la patience de l'attendre et se précipita dans le couloir. Arrivée dans la cuisine, elle remarqua le lait chaud que sa mère avait déjà préparé. Elle but quelques gorgées en vitesse, avant de reprendre sa course jusqu'à la bergerie. Son père l'attendait avec Vivaldi. L'animal agita la queue en reconnaissant sa petite maîtresse, mais n'aboya pas pour ne pas effrayer davantage les moutons. Charles déverrouilla la porte et entra en levant sa lanterne. Le cheptel était comme fou. Les brebis se bousculaient, les agneaux bêlaient à pleins poumons, les béliers donnaient de grands coups de cornes contre le portail en bois de leur enclos qui menaçait de céder. Élisabeth se tint prudemment derrière son père qui ouvrit au troupeau. Il fit en sorte, avec Martine qui venait de les rejoindre, de canaliser les bêtes pour qu'elles ne se précipitent pas toutes vers la sortie. Le plus dur fut de retenir les agneaux qui bondissaient dans tous les sens pour leur échapper. À l'extérieur, Ingrid et Vivaldi dirigeaient les moutons vers l'aire de pâturage.

— Pourquoi on n'élève pas de chevaux ? bougonna Martine. C'est moins stupide et plus utile.

— Ah ! oui, rétorqua sa sœur, tu te ferais un pull avec des crins, toi ?

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage. Charles, qui essayait de retenir le plus gros des béliers, poussa un juron en trébuchant et laissa une ouverture au mâle cornu qui en profita dans la seconde. Martine poussa Élisabeth et perdit l'équilibre. On entendit un sinistre craquement.

Gaïl

*Il dort. C'est vrai que son visage est étrange, différent. Sa bouche entrouverte me laisse voir ses canines. Elles semblent redoutables. Je regarde ses griffes aussi. Bien sûr, elles pourraient déchirer le ventre d'une femme.*

*La couverture le protège-t-elle assez ? Pourquoi s'agite-t-il autant ? Je devrais peut-être le réveiller. Sa main vient d'agripper un barreau, il grogne, soupire et tremble.*

— Gabriel ?

Le GeM tressaillit. Inquiète de le voir remuer de plus en plus, la clone s'agenouilla et tendit la main pour lui toucher l'épaule.

— Qu'est-ce que tu fais ? la fit sursauter la sentinelle. Recule. La visite est terminée. Rentre chez toi.

Gaïl se mit debout, les bras croisés sur sa poitrine, le regard baissé. Elle avait remarqué la clef à la ceinture du geôlier et n'arrivait plus à en détacher ses yeux. Par réflexe, l'Inédit la cacha sous sa grosse paume.

— Déguerpis ! lui lança-t-il d'une voix nerveuse.

Elle n'insista pas, il pourrait l'empêcher de revenir. Elle jeta un bref regard vers Gabriel qui avait ouvert les yeux et l'encouragea d'un signe de tête. Elle passa près du geôlier, obligeant ce dernier à reculer. Elle n'aurait eu qu'à tendre la main pour lui prendre la clef, mais il se méfiait à présent. *Pas certain non plus que Gabriel accepterait de sortir de cette cage.*

Elle fut surprise de patauger dans l'eau en arrivant dans la rue. Un ruisseau coulait au beau milieu. Elle le suivit des yeux, se demandant d'où il pouvait venir et décida de remonter jusqu'à sa source.

Thomas.

*Me voilà bien. C'est quoi toute cette bouillasse ? Sylviane va être furieuse en voyant mes chaussures et elle saura tout de suite que j'ai passé la nuit dehors. Mince ! j'ai failli me*



*casser la figure. C'est malin. Bizarre ce bruit. On croirait de la flotte. Mais ça coule où ?*

*La porte orientale. Comment ça se fait qu'il n'y a personne ? Où est passée la vigie ? Le bruit... On dirait que ça vient de la porte, mais je ne vois rien, à part une sacrée flaque. Non, ça vient plutôt de l'immeuble à côté.*

*Tout s'est mis à trembler. J'ai eu rudement chaud, juste le temps de grimper pour ne pas être emporté. Quelle catastrophe ! Ça coule de plus en plus. Comment je vais faire pour prévenir les autres, moi ?*

— Thomas ! Le jeune garçon tourna la tête pour voir Gaïl, de l'eau jusqu'à la taille, luttant contre le courant pour venir jusqu'à lui.

— T'es folle ! s'époumona-t-il pour couvrir le bruit de la cascade qui se déversait de l'immeuble voisin. Le courant va t'emporter !

Sa prédiction faillit se réaliser, mais au moment où la cataracte vomissait un torrent de boue, la clone parvint à grimper sur le rebord d'une fenêtre. Thomas cria encore :

— Casse la vitre et passe par l'intérieur. Je te rejoins sur les toits.

Elle suivit son conseil et lui-même commença l'ascension, tout en observant la brèche qui s'agrandissait. L'eau avait dû couler dans l'immeuble, le remplir, jusqu'à ce que les murs cèdent et maintenant, ça prenait des proportions effarantes. Il se força à ne plus regarder et se concentra sur son escalade, espérant que Gaïl s'en sortirait elle aussi.

Il la retrouva avec soulagement sur les toits, à l'extérieur d'EDen. Il pleuvait, le vent soufflait en rafale et un éclair fit sursauter le jeune garçon. Gaïl se tenait fermement à un vieil arceau en fer et essayait de s'abriter derrière une cheminée. La position sur les toits leur offrait une vue imprenable sur l'ampleur du problème. Effaré, Thomas suivit des yeux l'eau qui s'étirait comme un long serpent limoneux. La Seine avait retrouvé le bras de sa défluviation, qui suivait le tracé d'une

ancienne autoroute, laquelle bordait EDen. Malheureusement, la communauté se trouvant en contrebas, la brèche allait laisser s'y déverser toute l'eau du fleuve.

— Il faut que je les prévienne, balbutia le jeune garçon. Sylviane... les autres... ils vont se noyer.

— Je vais au *Havre*, lui proposa Gaïl qui s'élançait déjà. Toi, cours avertir Sylviane !

Thomas hocha la tête et se força au calme, tout en réfléchissant au chemin à prendre. Les toits étaient très glissants. Pas certain que les panneaux s'ouvraient dans le secteur de l'orphelinat, mais il y avait peut-être un passage par la Villa des Fleurs, même si ça l'obligeait ensuite à remonter. Il se mit à courir en faisant attention où il posait les pieds. Tous les panneaux n'étaient pas aussi solides qu'ils paraissaient, mais les toits subsistaient par endroit et le jeune garçon privilégia un trajet plus long, mais plus sûr.

Paul.

*Fichu bras. Je n'arrive même pas à boutonner ma veste. Bon sang, je ne pensais pas qu'autant de monde vivait à EDen. On évacue les enfants, mais je ne sais pas où on va aller. Il y a de l'eau partout, toutes les rues sont envahies. Tasha n'a pas l'air rassuré. Je la comprends, se retrouver perchée sur les épaules d'un type, aussi baraqué soit-il, dans cette cohue, ça me rassurerait pas non plus. Arrête de te plaindre ! Au moins, tes deux jambes fonctionnent. Voilà Gaïl. Mais où est-ce qu'elle va ? Pourquoi remonte-t-elle la file ?*

*Je suis bête. Gabriel ! Suis-je le seul à penser que quand ce GeM est à terre, c'est tout EDen qui s'écroule ?*

*J'aurais dû me réconcilier avec Élise. J'espère qu'on va s'en sortir.*

Paul suivait François et Marie-Anne qui portait sa fille dans ses bras. Ils avaient été réveillés quelques minutes plus tôt par des cris de panique. Le jeune homme, en allant à la fenêtre pour voir de quoi il s'agissait, avait découvert un

spectacle surréaliste : la rue noyée sous trente bons centimètres d'eau.

Il se dirigeait avec les parents d'Annie vers la grand-place, quand ils avaient croisé Tasha, qui informa tout le monde que le secteur sud de la communauté était aussi inondé. Gaïl était arrivée au même moment pour décrire le spectacle terrifiant qu'elle avait observé à la porte est. La doctoresse consternée leur avait finalement conseillé de se rendre tous à la Citerne.

Ce n'était pas chose aisée. EDen formait une sorte de cuvette, avec ses immeubles et ses portes, ses rues creusées dans l'ancien limon du fleuve. Si d'ordinaire, cet endroit représentait un abri, en de telles circonstances, il se transformait en piège. Le niveau montait rapidement, car l'eau ne pouvait pas s'évacuer. Pour l'instant, les secteurs sud et est, plus bas que les deux autres, se remplissaient plus vite, mais bientôt, les parties nord et ouest d'EDen connaîtraient le même sort.

Il avançaient à l'aveuglette, car l'eau masquait diverses cavités que tout le monde savait éviter d'ordinaire, mais qui cette nuit étaient devenus de vrais chausse-trappes. Des hommes en tête sondaient le passage, mais de temps à autre, quelqu'un disparaissait dans un trou. On l'entendait heureusement crier et se débattre et on se portait aussitôt à son secours. Paul se concentrait pour suivre François qui les devançait avec un grand bâton.

Le jeune homme regarda passer des paniers en osier et d'autres objets flottaient ici ou là. L'eau devait s'engouffrer dans les immeubles. Heureusement, la pratique à EDen était d'occuper le premier étage, mais le rez-de-chaussée abritait souvent des réserves et tout ce qu'elles contenaient allait être gâté.

Marie-Anne cria. Paul croisa le regard terrifié d'Annie qui s'agrippait de toutes ses forces à sa mère et, de son bras valide, attrapa la jeune femme par la taille. Mais il glissait dans la boue, à cause du courant, et vit avec soulagement

François revenir sur ses pas pour l'aider.

— On arrive, l'encouragea-t-il avec une tape dans le dos. Paul se remit en route, au côté de Marie-Anne. Elle semblait exténuée. Annie avait fermé les yeux et sa tête reposait contre l'oreille de sa peluche. Paul savait qu'elle ne dormait pas à sa façon de sursauter au moindre bruit.

Ils atteignirent la Citerne quelques minutes plus tard. On s'organisa aussitôt pour faire entrer tout le monde le plus calmement possible. L'eau n'avait pas encore atteint le niveau de la porte, mais il fallait se dépêcher.

Il y eut soudain une rumeur, venant des derniers rangs qui s'écartèrent pour laisser passer un couple singulier, trempé et couvert de boue de la tête aux pieds. Gaïl était pâle. Gabriel la tenait par la taille pour l'empêcher de tomber. Ils remontèrent ainsi toute la colonne et s'arrêtèrent devant Tasha, toujours juchée sur les épaules d'un grand gaillard d'EDen. Paul regretta d'être trop loin pour entendre ce qu'ils se dirent mais il remarqua la présence de deux des types qui avaient traqué Gabriel dans l'EDo. Ils s'étaient précipités vers le clone, sans doute pour le maîtriser, mais Tasha les stoppa d'un geste. Les deux hommes protestèrent, la doctoresse les ignora royalement. Gabriel et Gaïl se placèrent à l'écart et laissèrent les autres entrer dans la Citerne avant eux.

En passant à leur hauteur, Paul leur adressa un salut de la tête. La GeM avait les lèvres bleues et tremblait.

Gabriel.

*Tu es folle. Te rends-tu compte des risques que tu as pris ? Visiblement, ce n'est pas ta préoccupation du moment. Tu trembles comme une feuille. Ma fourrure me protège, tandis que toi... Les GeMs ont beau avoir une excellente santé, tu pourrais attraper une pneumonie.*

*Selim a dû entendre mes prières. Il a pensé à emporter des couvertures, avant de quitter son atelier. Évidemment, tu ne peux que me proposer de partager la tienne... Gaïl, tu ne*

*fais pas attention à ce que tu fais. Tu te comportes avec moi comme si tout allait de soi. Ignores-tu délibérément les regards qui se posent sur toi ?*

Gabriel, mal à l'aise, sentait le corps de la clone contre le sien et lui-même se réchauffait de plus en plus. Il pouvait contrôler sa température corporelle, mais, avec de l'eau jusqu'à la taille, l'exercice se compliquait. Il essaya d'oublier son inconfort, se remémorant les instants qu'il avait vécus.

Il s'était réveillé dans l'eau, ne se souvenant même pas de s'être rendormi. Deux hommes discutaient devant sa cage : son gardien et un mercenaire qui semblait inquiet et en colère. Le GeM avait entendu parler d'inondation. Voilà ce qu'il était parti vérifier le matin même : le bon état de la digue, car il se doutait que les dernières pluies auraient des conséquences désastreuses. Seulement, on l'avait... intercepté.

Ses deux geôliers se disputaient donc sur son sort : le laisser dans la cage, quitte à ce qu'il se noie, ou faire en sorte qu'il soit jugé... Le mercenaire préférait la première solution et avait fini par l'imposer au garde. Celui-ci avait haussé les épaules quand l'autre était parti.

*C'est à ce moment-là que tu es arrivée. Tu l'as supplié de me libérer, il t'a ri au nez. Quand il t'a dit de te préoccuper plutôt de tes jolies fesses, tu t'es jetée sur lui ! Tu l'as percuté à l'estomac pour le faire tomber, mais il a tenu bon. Il t'a alors attrapée par les cheveux et t'a envoyée valdinguer comme un jouet.*

Gabriel avait hurlé sa rage et son impuissance. La sentinelle avait encore ri, en s'approchant de la jeune femme pour l'attraper par le col, la soulever d'une main et la secouer brutalement. Cela avait suffi à réveiller Gaïl qui lui avait décoché un coup de pied dans le ventre, lui coupant le souffle. Il avait grondé comme un ours avant d'aplatir la clone sur le sol. Il y avait alors assez d'eau pour la noyer et la brute avait plongé la tête de Gaïl dans la mare boueuse.

*J'ai attrapé la première chose qui me passait sous la main : le livre de Blake. Je l'ai lancé de toutes mes forces et ça a heurté la tête de ce type. Il s'est redressé, surpris, tu as pu te relever, une grosse pierre à la main et tu l'as frappé. Il s'est écroulé, le visage en sang.*

— Tu ne sais même pas nager ! C'était de la folie de venir à mon secours.

Le GeM se rendit compte qu'il s'était exprimé à voix haute en voyant l'air interloqué de la jeune femme. Elle se contenta de sourire et de secouer la tête.

— Comment as-tu pu prendre un tel risque ?

Elle le regarda et sourit de plus belle.

— Ça valait le coup. Tu me tutoies, maintenant.

Il resta sans voix devant sa réponse.

— Gaïl ! Gabriel ! les interpella-t-on. On n'attend plus que vous !

Ginny.

*Quelle pagaille ! Comme si on n'avait pas eu assez d'ennuis, voilà que Dame Nature s'en mêle. Me retrouver dans ces jardins, alors que je déteste ça ! Enfin, je dois reconnaître que ça sent meilleur que les fermes hydroponiques. Les moutons piétinent tout. Les chiens sautent partout. On a même les poules et les canards.*

*Et tout ce raffut ! j'ai mal à la tête. Je me demande s'ils arriveront à consolider suffisamment la porte pour que l'eau ne finisse pas par s'engouffrer ici aussi. On fait quoi si on se retrouve sur les toits ?*

Ginny ferma les yeux. Elle avait trouvé une petite place contre le mur d'un cabanon et essayait de calmer sa migraine en se massant les tempes. La promiscuité la gênait. Des Inédits se tenaient debout près d'elle, elle aurait voulu qu'ils partent mais se voyait mal le leur demander. *Tout le monde se lamente de cette catastrophe, mais personne ne cherche de solution, on dirait.* Elle se trompait et le réalisa en

tournant les yeux vers le groupe formé par Tasha, Sylviane, Isaac, Selim, Aymeric, Gaïl et Gabriel. Au début, elle pensa qu'ils discutaient du sort du grand GeM, mais vu la façon dont celui-ci s'agitait, ça n'avait sans doute rien à voir. Ginny se leva et se dirigea vers le groupe. Gérald et Gauvain firent de même avec un air décidé, interrompant Gabriel qui dessinait un plan d'EDen sur le sol, avec un bâton.

— Il faudrait ouvrir les portes nord et ouest de la communauté pour que l'eau s'évacue, suggéra Gauvain, qui était toujours le seul des deux à parler.

— Nous en discussions justement, approuva Tasha, installée sur une chaise en bois peu confortable. Mais si l'eau a déjà tout envahi, comment allez-vous faire ?

— En passant par les toits, répondit Gabriel. Je connais les passages les plus sûrs, on atteindra les portes très rapidement, on les ouvrira, ce qui relâchera la pression à l'intérieur, même si ça n'empêchera pas la Seine de s'écouler chez nous par la porte est. Néanmoins, nous sauvegarderons la Citerne.

— Espérons aussi que la digue sera rapidement réparée. Sinon cette expédition ne servira à rien, ajouta Isaac.

— J'ai besoin de volontaires pour m'accompagner, annonça Gabriel.

Les GeMs furent les premiers à se proposer.

— Gaïl, je ne suis pas certain, vu ton état... commença le grand clone.

— Tu plaisantes, rétorqua-t-elle avec un regard noir. Je vais bien, je suis déjà réchauffée. Avec des vêtements secs, ma petite baignade sera oubliée.

— On ne va pas laisser les GeMs risquer seuls leurs vies, intervint Isaac...

— Et les nôtres, le coupa une voix sèche. Le groupe fit face aux traqueurs.

— Ce clone est toujours accusé de meurtre, poursuivit un chauve qui braqua sur Gabriel un regard luisant de colère.

Donc, on les accompagne...

— Nous aussi, le coupa Isaac. Pas vrai, Aymeric ? Selim ?

— Un peu d'exercice me fera du bien, répondit le tisserand avec un sourire.

Gabriel les remercia d'un signe de tête, avant de leur indiquer le matériel dont ils auraient besoin. Ginny intercepta le cordonnier, qui allait se préparer :

— Est-ce raisonnable ? lui demanda-t-elle avec inquiétude. Il se contenta de lui sourire en prenant ses mains dans les siennes.



# VI

*Je rougis, craignant d'être importun  
au poète ;*

*Et, les regards baissés et la lèvre  
muette,*

*J'attendis d'arriver au fleuve des  
enfers.*

*Dans cet instant, parut monté sur  
une barque*

*Un vieillard dont le front des ans  
portait la marque.*

*Il s'écriait « malheur à vous, esprits  
pervers !*

*N'espérez jamais voir le ciel, car je  
vous mène*

*Dans la nuit éternelle, à la rive  
inhumaine,*

*Dans l'abîme toujours ou brûlant ou  
glacé. {6} »*

## EDen

Ginny essayait de se débarrasser de sa migraine en respirant profondément. Cela ne l'aidait guère, car elle devait se concentrer là où elle mettait les pieds. Les panneaux, quoique solides, avaient pour mission de protéger les habitants des rayonnements solaires, pas de leur offrir une aire de promenade. Gabriel, en tête, les guidait de toit en toit, ne s'aventurant que dans les sections de panneaux consolidés par des poutrelles d'acier. L'orage qui tournait au-dessus d'eux avec rage, ne lui offrait que de rares accalmies dont il profitait pour s'orienter.

L'univers de la GeM se réduisait à ses pieds, au dos d'Isaac qu'elle voyait quand elle levait parfois les yeux, à la corde qui la reliait à lui et à Gaïl, derrière elle. La colonne se terminait par un traqueur (l'autre se trouvait juste derrière Gabriel) et Aymeric.

Vue d'ici, la communauté ressemblait à un animal endormi, au dos bosselé, hérissé ici ou là de quelques cheminées. Au-delà, les ruines de l'EDo apparaissaient le temps d'un éclair. Le bruit de l'eau ricochait sur les panneaux, comme un insecte venu bourdonner à l'oreille. Chaque goutte semblait vouloir noyer EDen tout entière, fouettait les visages, trempait un peu plus les vêtements.

Ginny faillit percuter Isaac.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-elle.

— Nous sommes arrivés, répondit-il simplement. Ses cheveux crépus étaient perlés de pluie. Ses lèvres, sans doute bleues de froid, paraissaient presque noires, des cernes sombres attristaient son regard. La GeM frotta ses mains l'une contre l'autre pour les réchauffer, tout en regardant Gérard, Gabriel et Selim soulever le clocheton situé au-dessus de chaque porte d'EDen. Il fallut attendre un éclair pour voir correctement à l'intérieur. L'eau arrivait au niveau des fenêtres du premier étage des deux immeubles encadrant la porte. Ce n'était guère encourageant. Personne ne trouva étonnant que Gabriel se propose pour s'aventurer dans l'eau glacée afin de déverrouiller les lourds loquets. Ginny eut beau avoir été prévenue, elle faillit se laisser surprendre quand le poids du GeM pesa sur la corde et elle glissa, se retrouvant à quatre pattes sur un des panneaux de verre. Sa gorge se noua, tandis qu'elle attendait le craquement précédant le plus beau plongeon de sa vie. Mais rien ne vint. Le panneau supporta son poids et elle finit par se redresser prudemment. Elle se força dès lors à ne plus bouger, mais se sentait si tendue que les muscles de ses épaules lui faisaient mal. Impossible de savoir ce qui se passait en dessous. De temps

en temps néanmoins, une traction sur la corde l'informait que Gabriel était toujours à l'ouvrage. Il avait juste oublié de les informer d'un détail.

Quand les verrous cédèrent et que la porte ouest commença à s'ouvrir, un courant se forma, poussant les lourds battants de plus en plus fort, mais entraînant aussi Gabriel. Tout le monde poussa un cri ou jura en se sentant entraîné à la suite du GeM qui se débattait sous l'eau. Gérald cria quelque chose, bouscula le traqueur de tête, avant de héler Gauvain. Les deux clones, arc-boutés au bord du clocheton, se débattirent pour retenir Gabriel. Les autres, revenant de leur surprise, vinrent les aider. Ginny se sentit entraînée malgré elle, puis poussée par une Gaïl inquiète qui la dépassa en hurlant qu'il fallait faire quelque chose. Le temps qu'elle reprenne ses esprits, elle vit la tête de Gabriel dépasser du clocheton. Gérald et Gauvain l'aidèrent à se hisser sur les panneaux.

Le grand GeM se mit debout et s'ébroua avec force. Sous leurs pieds, les flots libérés donnèrent quelques coups de bélier contre les murs des immeubles voisins, faisant trembler les toits.

— Ne restons pas là, recommanda Gabriel. Chacun vérifia la solidité de la corde. Isaac se retourna pour aider Ginny. Elle avait failli se noyer durant son exodation et ce mauvais souvenir s'accrochait à sa mémoire.

Le sous-sol de Paris était un véritable gruyère. Les tunnels courant sous la capitale avaient longtemps fait la joie des touristes, de quelques originaux, aussi, qui aimaient y organiser des fêtes, voire des séances de cinéma ou des mariages. Le côté romantique des lieux avait disparu depuis des années. Les anciennes carrières accueillait désormais les fermes hydroponiques et les catacombes servaient d'évacuation pour leurs eaux usées. Si Ginny, en découvrant leur existence, avait su les épreuves qu'elle y traverserait, sans doute n'aurait-elle jamais eu le courage de s'exoder.

Lors d'un incident à la ferme où elle travaillait, elle avait profité de l'inattention des gardiens pour se glisser dans le circuit d'évacuation et y ramper jusqu'à atteindre la section des catacombes. *J'ai failli y mourir étouffer à cause de gaz issus de la décomposition des boues, j'aurais pu aussi être emportée dans une chute sans fin au fond de quelques oubliettes. Ne jamais atteindre le fleuve. Mais si j'avais su que je devrais aussi avancer sur des cadavres de rats, d'autres animaux et même de clones, j'aurais renoncé. Ce qui m'a poussé en avant, c'est l'espoir que le cauchemar cesserait vite. Il a duré trois jours. Jusqu'à ce que je trouve une sorte de rivière souterraine, un vestige de l'ancien cours de la Seine que les intradés ont déviée pour construire le Dôme.*

Une main sur son épaule la fit revenir à la réalité. Gaïl lui adressait un regard interrogateur.

Élisabeth serrait les dents très fort, pour s'empêcher de crier. Elle ne se permit de respirer que lorsque Sylviane se redressa.

— L'os est en place, souffla l'infirmière. On va te plâtrer.

La fillette sentit les larmes lui venir aux yeux. Un sourire éclaira le visage défait de sa grande sœur.

— Ça va aller, ne t'en fais pas.

— J'ai eu tellement peur, avoua Élisabeth.

— Moi aussi, admit Martine.

— Tu n'as pas trop mal ? lui demanda sa cadette. La jeune fille secoua la tête, tout en levant la tasse fumante qu'elle tenait de sa main valide.

— La tisane fait son effet.

La fillette osa alors s'approcher de son aînée, le regard rivé sur son avant-bras rouge et enflé.

— La fracture n'est pas ouverte. Elle guérira vite, intervint Sylviane qui préparait le plâtre.

— Tu pourras me demander tout ce que tu voudras, jura

Élisabeth.

— Ne fais pas une promesse que tu ne pourras pas tenir, rétorqua Martine.

— Tu verras ! insista sa cadette. Tu m’as sauvé la vie.

— Ne raconte pas n’importe quoi. Je t’ai juste poussée. Écoute, gamine, tes jérémiades me cassent les oreilles. Va jouer avec les gosses de ton âge et laisse faire les grandes personnes. Allez, file ! ordonna Martine, comme sa sœur ne bougeait pas. Je n’ai aucun besoin de t’avoir dans les pattes. Tu tiens ta promesse ou pas, idiotte ? C’est ça que je te demande pour l’instant. Et ne reviens pas avant une heure.

La fillette ne fut pas dupe et comprit que son aînée ne voulait pas qu’elle la voit pleurer. Alors elle s’éclipsa. Mais jouer, vraiment, elle n’en avait pas envie. Elle avait peur, elle n’arrêtait pas de penser à ce qui s’était passé dans la bergerie et à toute cette eau qui s’accumulait derrière la porte de la Citerne. Des hommes, dont son père, entassaient de la terre pour la consolider. Ils se relayaient pour ramener des seaux remplis à ras bord, grâce à une chaîne humaine. Élisabeth préféra s’éloigner de cette aire de travail et grimpa dans les niveaux supérieurs où elle pouvait regarder les gens en bas s’activer comme des fourmis. Ce spectacle parvint à la distraire un instant, jusqu’à ce qu’elle remarque un garçon d’à peu près son âge qui se tenait à quelques mètres d’elle. Elle ne l’avait jamais vu auparavant. Curieuse, elle s’approcha pour faire sa connaissance. Elle commença par se présenter, mais l’enfant ne réagit pas.

— Je t’ai donné mon nom, s’entêta-t-elle. Tu dois me donner le tien.

— Léopold, finit par dire le garçon.

— Tu viens d’où ?

— Je suis un Passeur.

— Pourquoi t’es ici ?

— Je suis venu voir le meurtrier de mon frère.

Élisabeth écarquilla les yeux.

— C'est le GeM qui ressemble à un monstre, ajouta-t-il.

Le sang de la fillette ne fit qu'un tour. Elle bouscula l'enfant en criant :

— C'est pas un monstre !

— Tu le connais !

Léopold la regarda comme si elle avait une horrible maladie.

— C'est mon ami, le défia la petite bergère.

— Alors je te cause plus, réagit le garçon en lui tournant le dos. Élisabeth en fut estomaquée. Puis avec un air rusé, elle demanda :

— Dans les contes, est-ce que les ogres lisent des histoires aux enfants ?

— C'est quoi un ogre ? bougonna Léopold.

— Tu sais pas ce que c'est ? Alors si ça se trouve, c'est un ogre qui a tué ton frère et pas Gabriel. Les ogres tuent les enfants pour les manger. Gabriel ne mange pas les enfants. Il leur raconte des histoires.

Son raisonnement lui paraissait si infailible qu'elle ne voyait pas comment le jeune Passeur pourrait le réfuter.

— Je lui racontais aussi des histoires, à mon frère. Il me regardait comme si je pouvais l'emmener sur la Lune. J'adorais quand on restait tard le soir, pour imaginer des aventures. Maintenant, je suis tout seul. Mes parents ne s'occupent même plus de moi. Tout ce que veut mon père, c'est rencontrer ce clone. Je veux que ça arrive vite, comme ça, ils se soucieront à nouveau de moi.

Quand Léopold se retourna, il posa sur la fillette des yeux noyés de larmes. Élisabeth repensa à la peur qu'elle avait ressentie en voyant Martine allongée sur le sol, inconsciente. Pendant quelques secondes, elle l'avait crue morte, qu'elle s'était cassé la tête, que c'était le craquement qu'elle avait entendu.

— Je suis désolée, souffla-t-elle. Je ne voulais pas être méchante. Si tu veux, je peux rester avec toi, jusqu'à ce que

Gabriel revienne. On ira le voir ensemble.

Elle lui tendit la main.

— Viens, je vais te montrer les miroirs.

C'était facile pour eux. Ils suivaient ce monstre, ils le laissaient prendre les décisions à leur place, ils ne s'offusquaient pas de ses ordres. Cette communauté était vraiment bizarre. Il en avait déjà entendu parler, d'abord parce qu'il y avait un docteur et que dans l'EDo, c'était assez rare pour être remarquable. Ensuite parce qu'elle commerçait de plus en plus avec d'autres groupes dans la Zone. Il y avait eu aussi cette histoire avec les Sidéros. Mais celle du monstre, il n'y avait cru que lorsqu'il avait vu ce dernier rugir et se battre comme un animal, quand il avait fallu le capturer. Pour l'heure, il agissait pourtant comme une créature douée de raison et c'était assez perturbant. Nul doute aussi que les autres l'appréciaient. Sans parler de la fille. Elle, elle lui parlait et le touchait comme s'il s'agissait d'un ami... ou d'un amant.

Le clone avait peut-être un plan plus vicieux. Car il fallait être un vicelard pour éventrer des femmes. Mais ce GeM attendait quoi au juste ? Lui-même avait déjà repéré deux ou trois façons de se débarrasser de cette escorte. Les pièges ne manquaient pas. La corde ? Il pouvait la couper avec ses dents ou ses griffes, au lieu de quoi, régulièrement, il s'assurait qu'elle était bien attachée autour de sa taille. Ça n'avait aucun sens.

L'homme au visage de bouledogue riva son regard sur le clone devant lui, son large dos, sa crinière luisante de pluie. Quelque chose clochait dans cette histoire et ça ne lui plaisait pas.

Gabriel se força au calme, il avait peur d'arriver trop tard. Les dégâts seraient peut-être irréversibles. *Ça ne sert à rien de se perdre en conjectures, mais j'aimerais bien trouver*

*cette porte rapidement. Avec cet orage, tout paraît différent. Ça ressemblerait assez à l'idée que je me fais de l'enfer : des pavés glissants pour chaque bonne intention qui aurait tourné à la catastrophe, un type qui me suit et ne rêve que de me tuer, la peur d'échouer. D'ici à ce que je croise Dante sur les toits d'EDen, ça ne me surprendrait pas.*

— Nous y voilà, informa-t-il tout à coup ses compagnons. Il faut dévisser les panneaux ici et là. On aura aussi besoin d'un levier.

Gabriel fit en sorte de ne pas regarder dans la direction de la serre, pour ne pas attirer l'attention. L'entrée nord était la moins utilisée d'EDen. Il aurait sûrement à se battre contre des verrous grippés et des battants récalcitrants. Cette fois-ci, il doutait d'y arriver seul. Tout en aidant à dégager la voie, il réfléchissait à la répartition des différentes tâches. Il jeta un bref coup d'œil vers Gaïl. Comme les autres, elle avait pris un outil et elle s'acharnait sur un écrou. Ginny finit par lui venir en aide et les deux clones purent en venir à bout. Tout le monde poussa ensuite pour faire glisser les panneaux. *Bien calculé. On est juste au-dessus.* Le GeM se mit à plat ventre, dans le vide jusqu'à la taille, et se pencha même pour mieux voir. Il sentit qu'on l'attrapait par les chevilles, retint son souffle, mais se rendit vite compte que c'était pour assurer sa position. Il grimaça en constatant la situation.

— Un mur s'est effondré juste devant la porte, s'adressa-t-il au reste de l'équipe. Il va falloir carrément démonter les gonds pour pousser les battants dans l'autre sens.

— Donc, pas le choix, réagit Selim. Cette fois-ci, on va faire trempette.

— Comment faire, si ça se passe comme à la porte ouest ? Le courant nous emportera, sans personne pour nous rattraper, jugea Aymeric.

— On pourrait faire une sorte de système à retardement, suggéra Isaac. Soulever les gonds sans les sortir de leur logement, les fixer à une corde et ensuite les tirer une fois



que nous serons en sécurité.

— Ça peut marcher, approuva Gabriel. La pression de l'eau sera peut-être encore suffisante pour pousser les battants sans que nous n'intervenions.

— Assez parlé, on y va, les interrompit un des traqueurs qui se mit à l'eau sans même attendre les recommandations du GeM.

— Mon but, c'est aussi de ramener tout le monde sain et sauf, précisa Gabriel.

— Les meurtriers se foutent de la vie d'autrui, lui renvoya l'autre en se mettant à la tâche. Gabriel lutta contre la colère et préféra plutôt s'attaquer au gond le plus proche. Selim, Aymeric et Isaac se placèrent à ses côtés, tandis que Gauvain, Gérald et l'autre traqueur se positionnaient à l'opposé.

Isaac ne sentait plus ses mains, tant elles étaient glacées. Ses ongles avaient bleui très vite et il tremblait si fort que ses dents claquaient malgré lui. Il n'avait jamais eu aussi froid depuis son séjour au Nunavut où sa quête de connaissances sur les masques et le shamanisme l'avait conduit à braver les intempéries et à vivre parmi des Inuits. À cause de la turpitude de l'eau, il ne pouvait voir où glisser son tournevis. La pointe rippait le plus souvent sur le métal, sans atteindre son but. Il ne parvint à s'en servir comme levier qu'au bout d'une cinquième tentative. Lentement, il souleva le gond et eut le plus grand mal à glisser la corde pour ensuite faire un nœud : ses doigts gourds devenaient un réel handicap. Quand il remonta auprès de Gaïl et Ginny, le vent le saisit sans ménagement, transformant ses vêtements trempés en instruments de torture. Ginny essaya de le réchauffer, le frictionnant et le serrant même dans ses bras. Elle parvint à lui communiquer un peu de sa chaleur, mais il ne cessa pas de claquer des dents. Isaac observait les autres qui terminaient de fixer les cordes. *Si on ne tombe pas malade*

après ça... Les GeMs, et surtout Gabriel, semblaient résister un peu mieux. Le cordonnier sentit même la chaleur qui irradiait du grand clone, lorsque ce dernier passa près de lui, au point que la pluie commençait à fumer sur son pelage. Il réunit toutes les cordes, tira légèrement dessus pour s'assurer que les nœuds tenaient bon, puis déclara :

— C'est le moment de vérité.

Il commença alors à soulever les gonds à l'aide des cordes. Ceux de la partie supérieure de la porte cédèrent sans difficulté. Les lourds battants, récupérés d'anciens hangars en ruine et rafistolés par des bouts de portières ou d'autres plaques de métal, émirent une sorte de gémissement, avant de commencer à se tordre par le haut. Pour les gonds situés sous l'eau, et dont Gabriel et les traqueurs s'étaient occupés, ce fut une autre histoire. Le GeM tira tant et plus. Trois lâchèrent sur les six : deux du côté gauche, un du côté droit, tout en bas. Impossible de faire bouger les autres.

— Et merde ! jura Aymeric alors qu'ayant baissé de niveau, l'eau cessait de couler par le passage ouvert en haut de la porte. Ça n'a servi à rien, grommela encore l'ancien avocat.

— Je vais plonger, proposa Gabriel, et d'abord libérer un gond à gauche, puis un autre à droite.

— Même comme ça, tu risques de te faire entraîner par le courant, si l'eau arrive à pousser les battants, objecta Selim. Le GeM haussa les épaules :

— Je passerai un moment désagréable, mais vous n'aurez qu'à faire comme la dernière fois et me retenir, pour que je puisse m'occuper du dernier gond.

— Le courant pourrait te plaquer au fond, répliqua Aymeric.

— On n'a pas le choix, personne d'autre ne peut le faire, insista Gabriel. Je sais nager et j'ai la force physique nécessaire pour y arriver.

Isaac entendit clairement aussi : *Je suis sacrificable*. Gabriel ne laissa à personne le temps de protester davantage et

plongea. Tout le monde se précipita vers le bord. Quand quelqu'un, enfin, eut le réflexe d'attraper la corde qui filait sur le sol, les autres l'imitèrent.

Les secondes qui suivirent furent éprouvantes. De temps en temps, une bulle crevait la surface, mais on ne pouvait rien distinguer dans cette eau boueuse. La porte continuait de grincer comme un vieux navire sur le point de couler. *Il va y rester*, finit par se dire le cordonnier, en voyant que Gabriel ne remontait toujours pas. Tout à coup, les battants se mirent à trembler.

— Tenez-vous prêts, les avertit Aymeric. Il roula la corde autour de son poignet et s'arc-bouta pour se préparer à encaisser le choc. Tel un animal furieux, l'eau rua contre les battants et les poussa si fort qu'ils basculèrent à la verticale. Isaac ferma les yeux et tira de toutes ses forces. Ses muscles endoloris protestèrent, la corde déchira sa chair. Il sentait les soubresauts du GeM au bout de la corde. D'après ce qu'il pouvait en juger, ce dernier essayait de nager contre le courant, pour les aider. Quelqu'un – probablement Gaïl – laissa échapper un cri et Isaac ouvrit les yeux. La tête du clone sortait de l'eau, il luttait pour respirer et ses mains agrippaient les cordes, il s'aidait même de ses griffes. Petit à petit, il commença à remonter, la tension diminua sensiblement dès lors que ses épaules émergèrent de l'eau. Puis, quand il n'y fut plongé que jusqu'à la taille, ses compagnons parvinrent à l'arracher des flots. Gabriel demeura un instant suspendu en l'air, avant d'être remonté sur les panneaux.

Les jambes d'Isaac se mirent à flageoler, il commença à voir des étoiles danser devant ses yeux. Puis une douleur atroce crispa son bras gauche, avant de remonter jusqu'à sa poitrine. Il s'écroula comme une masse.

## VII

*« Ô mon fils, c'est ici, » me dit mon  
noble maître,*

*« Que viennent, quel que soit le lieu qui  
les fit naître,*

*Tous les coupables morts dans le  
courroux de Dieu.*

*Ils se hâtent d'aller par ce fleuve au  
supplice,*

*Pressés par l'éperon de la grande  
Justice*

*Qui change leur terreur en un désir de  
feu.*

*Jamais âme innocente en ces lieux ne  
s'embarque ;*

*Voilà pourquoi Caron te chassait de sa  
barque :*

*Tu comprends maintenant d'où venait  
sa fureur. {7} »*

### EDen

— Je m'absente une semaine et c'est l'apocalypse ! grommela Fran en découvrant l'état de son immeuble. Ses voisins ne relevèrent pas la remarque. La fille de Théo ne se laissa pas démonter et poursuivit ses petits commentaires à chaque dégât constaté. D'un autre côté, elle était bien soulagée d'avoir passé quelques jours chez les Sidéros, même si elle aimait encore moins cette communauté qu'EDen. *On devrait abandonner tout ça et trouver un vrai endroit où vivre, comme les Dômes*, songea la jeune fille. Au lieu de quoi son père déployait une énergie folle pour venir en aide à

Tasha et tous les fous qui avaient décidé de la suivre. Il avait conduit une soixantaine de Sidéros à la digue dès qu'il avait appris que celle-ci était endommagée, il avait passé toute la nuit, au milieu d'un des orages les plus violents qu'on ait vus, pour entasser des sacs de terre et tout ce qui pouvait servir à combler la brèche. Fran l'avait à peine reconnu quand il était revenu, ne restant dans sa communauté que le temps de retrouver apparence humaine, avant de repartir pour EDen avec une nouvelle équipe. A peine arrivés, elle l'avait laissée alors qu'il aidait Sylviane à déménager des meubles endommagés de l'orphelinat.

L'eau avait presque atteint le deuxième étage de l'immeuble où elle résidait. Les murs portaient de grandes auréoles. Les restes de papier peint se détachaient au moindre contact. Il fallait faire attention à ne pas glisser sur les marches maculées de boue. *Sous le Dôme, le climat est régulé, la Seine ne passe même plus dans la ville et ça pue certainement moins qu'ici*, songea la jeune fille en se pinçant le nez. Elle se réjouit de découvrir son logement intact. Après le mal qu'elle avait eu à l'obtenir auprès de Tasha, elle n'aurait pas supporté de retourner vivre avec Sylviane. Elle ouvrit la fenêtre pour évacuer l'humidité. Dans la rue, tout le monde s'activait, avec des balais, des seaux, des pelles, pour dégager la boue. Des matelas, des couvertures, des draps étaient étendus sur les balcons ou au pied des immeubles. Deux hommes installaient des fils à linge entre deux bâtiments. La nourriture irrécupérable s'entassait ici ou là et Fran frémit en remarquant une ou deux queues grises remuer sous un tas de vivres détrempés.

Thomas, à bout de forces, piquait du nez sur la grande table en bois du réfectoire de l'orphelinat. À ses pieds, un seau encore plein d'une eau sale et un tas de serpillières usées jusqu'à la corde. Sylviane s'approcha de lui et le secoua doucement.

— Va te reposer, lui enjoignit-elle. Tu as fait plus que ta part.

— Et pour dormir où ? lui répondit-il d'un air obstiné. Tous les draps sont trempés, les matelas sont dehors et rien n'est prêt pour les tous petits, ce soir. Ils vont manquer de place dans le grenier, si je ne termine pas de tout installer. C'est plein de grosses toiles d'araignée, c'est dégoûtant, ils ne voudront pas dormir là-haut, si c'est pas nickel.

— À quel moment as-tu grandi si vite ? lui demanda Sylviane avec un regard attendri. Le jeune garçon lui adressa un sourire où pointait un peu de fierté. L'infirmière se retourna quand on l'appela. Élisabeth et un enfant qu'elle reconnut aussitôt, se tenaient devant elle :

— Sylviane, Léopold et moi, on voudrait voir Gabriel.

Thomas considéra le jeune Passeur de la tête aux pieds.

— Personne ne peut aller le voir, lança-t-il d'un ton acerbe.

— Qu'en sais-tu ? rétorqua la petite bergère.

— J'ai essayé, pardi, lui répondit le jeune garçon. Le visage de la fillette s'assombrit. Elle serra plus fort la main de Léopold.

— J'ai fait une promesse, insista-t-elle.

— N'en fais pas, quand tu peux pas les tenir, rétorqua Thomas, pragmatique. L'infirmière décida d'intervenir :

— Gaïl est avec lui. Demandez à la voir, elle pourra peut-être faire quelque chose. Thomas, si tu veux, tu peux les accompagner, ajouta-t-elle devant le regard brillant du jeune garçon. Celui-ci hésita, avant de soupirer :

— Non, j'ai affaire dans le grenier. Mais... Lise, si tu arrives à le voir, dis-lui... qu'on pense tous à lui et qu'on espère bientôt le revoir.

Cette phrase provoqua une réaction chez Léopold qui chuchota quelques mots à la fillette.

— Tu comprendras pourquoi, lui dit-elle. Merci, Sylviane, à tout à l'heure.

Léopold serra très fort la main de sa petite camarade, tandis qu'ils attendaient l'arrivée de Gaïl. Il la reconnut aussitôt quand elle se présenta à eux, l'air las, les vêtements froissés et les bras croisés sur sa poitrine, blottie dans une couverture rapiécée. L'homme qui l'accompagnait avait un visage bizarre, comme écrasé, et écouta avec attention la requête d'Élisabeth. Quand cette dernière révéla qui était son compagnon, l'homme les autorisa à passer, en fixant le petit garçon.

L'enfant avait peur. Il n'avait vu qu'une fois le grand GeM et même si son cadet lui avait dit qu'il était très gentil, même si la petite bergère le lui avait répété, il ne cessait de penser à la peine de ses parents et à son père qui répétait que Gabriel avait tué Quentin. La cage dans laquelle on avait enfermé le clone ne suffisait pas à le rassurer. L'enfant sentit son cœur battre à toute vitesse quand il croisa le regard du GeM. Celui-ci avait un livre à la main. Il le posa aussitôt et s'approcha des barreaux. Élisabeth, sans la moindre crainte, s'approcha en entraînant son ami avec elle.

— Bonjour, petite fée, la salua Gabriel d'une voix très douce. Le visage de la fillette s'éclaira et elle lâcha la main de Léopold pour se précipiter vers la porte de la cage. Quel choc pour elle en réalisant que celle-ci était verrouillée ! Horrifiée, elle recula et demanda d'une voix tremblante :

— Pourquoi tu as fait ça ? Pourquoi tu les as laissés t'enfermer ?

Léopold vit Gaïl, assise à côté de la cage, détourner la tête. Il y avait des larmes dans la voix d'Élisabeth.

— Tu nous as sauvé la vie ! laissa-t-elle éclater son incompréhension.

— Ça ne signifie pas que je suis innocent, Lise, répondit le GeM. Dans la vraie vie, une bonne action ne suffit pas toujours à tout arranger.

— C'est pas juste ! s'obstina la fillette qui revint vers la cage pour essayer de l'ouvrir. Gabriel l'arrêta en prenant ses

maines dans les siennes.

— Tu vas te faire mal, voulut-il de la calmer. Tu n'aurais pas dû venir.

— J'ai fait une promesse à Léopold.

— S'agit-il du jeune homme qui est venu avec toi ?

— Il dit que tu as tué son petit frère.

Le jeune garçon vit le clone encaisser le coup. De nouveau, son regard se porta sur lui et l'enfant se sentit trembler de la tête aux pieds. Mais ce n'était pas de peur. Ce qu'il vit dans le regard du GeM le bouleversa. Il avait la même expression que son père, quand il parlait de Quentin.

— Viens, Léo, l'appela Élisabeth. Elle était fière du surnom qu'elle lui avait trouvé. Ce qu'elle ignorait, c'était que Quentin l'appelait comme ça aussi. L'enfant trouva la force d'avancer, mais resta bien à deux mètres de la cage.

— Tu vois, Gabriel est gentil. Il aime les enfants.

— Mon père vous a vu sur le bateau, quand il brûlait, lâcha Léopold d'une traite. Le GeM ferma les yeux pendant de longues secondes, avant de répondre :

— Si ça avait été le cas, ton frère serait avec toi aujourd'hui.

Cette réponse parut beaucoup surprendre Gaïl. Le GeM ajouta :

— J'avais une dette envers lui. Il m'a aidé à retrouver une amie.

— Pourquoi vous êtes dans cette cage, alors ?

— J'ai peut-être fait quelque chose de mal.

— Vous avez tué des gens ?

— Je n'en sais rien, Léopold. Mais c'est possible.

— N'importe quoi ! s'exclama Élisabeth. Tu sauves des gens ou tu les tues ?

Elle se tourna vers Léopold :

— Il a secouru plein de monde ici : Théo, Thomas, Élise, Gaïl. Tiens, demande à Gaïl si Gabriel peut tuer des gens. Vas-y. Dis-lui.



Prise au dépourvu, la jeune femme ne sut que répondre.

— Lise, calme-toi, s'il te plaît, l'enjoignit Gabriel. Je te remercie de prendre ma défense. Je suis très touché, vraiment. Mais tu dois accepter... que je reste dans cette cage, jusqu'à ce que la vérité soit faite.

— Mon père veut vous voir, intervint Léopold. Il pense qu'en vous regardant droit dans les yeux, il saura si vous avez tué mon frère ou non.

— Je l'attends. On le laissera passer, promit Gabriel. Mes... gardiens connaissent son histoire. Merci d'être venu, jeune homme. J'aurais aimé te connaître dans d'autres circonstances, mais c'est très courageux de ta part.

Leurs regards se croisèrent à nouveau.

— J'espère que vous êtes innocent et que vous sortirez bientôt de cette cage, finit par dire le jeune Passeur.

Les enfants partis, le GeM se laissa aller en arrière avec un immense soupir. Il cacha ses mains tremblantes aux yeux de Gail, en croisant les bras sur sa poitrine, mais il sentait le regard de la jeune femme peser sur lui.

— À quoi tu penses ? l'interrogea-t-il.

— À ce que tu as dit à Élisabeth. À propos des bonnes actions qui ne règlent pas tout dans la vie.

— Nous ne sommes pas dans un conte de fée. Je n'attends rien de mes actions pour EDen. C'est chez moi. Je ferai tout pour protéger ses habitants.

— Oui, d'ailleurs, elle a oublié quelqu'un, en citant les personnes que tu as sauvées dernièrement.

Il la regarda sans comprendre.

— Isaac, précisa-t-elle. Tu as su quoi faire quand il a eu son malaise.

— Il venait de me tirer d'un mauvais pas, rétorqua-t-il. C'était normal.

— Oh ! mais peu importe les circonstances. Quand tu vois quelqu'un en difficulté, tu l'aides, Gabriel. C'est plus fort que

toi.

— D'où te vient une telle connaissance de ma personne ?

Gaïl désigna son propre cœur.

— J'apprends. Je pense avoir un bon professeur. Personne ne s'attendait à ce que tu retournes dans cette cage pour prouver... quoi ? Ton sens du sacrifice ?

— Ça n'a rien à voir, réagit-il avec gêne. Si je suis coupable...

— Ah... *si*... Et *si* tu es innocent ?

Gabriel secoua la tête. Cette conversation était vraiment étrange. La clone agissait avec un calme et une assurance qui le stupéfiaient.

— Tu endosses le rôle du monstre, sans te soucier de ce que ressentent tes amis, poursuivit-elle. Les enfants, comme Élisabeth, se sentent perdus. Tu leur as appris des valeurs, à travers tes lectures et tes classes, que tu renies en restant dans cette cage. Ils n'oublieront pas ça, même quand (elle insista sur le mot) tu sortiras.

Elle se laissa aller contre les barreaux de la cage.

— Tu peux reprendre ta lecture. Qu'arrive-t-il à la petite Sirène ?

Il allait reprendre le livre, mais suspendit son geste.

— Toi non plus, tu n'es pas obligée de faire ça.

Il désigna ses affaires, ses feuilles de dessin, ses vêtements et le lit installé au milieu des caillasses.

— Les promesses, c'est important, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle en faisant allusion aux propos d'Élisabeth. Quand on est revenu de la porte nord et que tu as dit aux traqueurs que tu voulais retourner dans la cage, je me suis fait une promesse, celle de rester ici avec toi.

— Le sol est encore trempé, tu vas attraper froid.

Cette remarque parut amuser la clone. Gabriel lui lança un drôle de regard.

— Quoi ? s'étonna-t-elle. Il continuait de la dévisager, puis affirma :

— Tu changes, Gaïl.

Elle lui adressa un sourire énigmatique et se cala contre les barreaux.

— S'il te plaît, lis.

### **Extrait des Carnets du Frère Mineur Adrien.**

*Nous sommes arrivés hier à EDen, après avoir essuyé l'orage le plus effrayant que j'ai jamais vu. On m'avait expliqué que le climat hors du Dôme pouvait être terrible, j'en ai eu la preuve cette nuit-là. Nous avons prié tant et plus au milieu des éclairs et des grondements sauvages du ciel. Pour nous rassurer, Frère Wenceslas nous a lu le passage du Déluge. « Voyez-vous, nous a-t-il dit ensuite, le monde ne disparaîtra pas dans les flammes, comme beaucoup s'en persuadent, mais assurément dans les eaux. Seulement, mes frères, ça ne sera pas pour aujourd'hui. » Il avait raison. Je ne sais d'où lui vient une telle assurance. Il semble indestructible et j'espère qu'avec les années, ma foi deviendra aussi forte que la sienne.*

*J'entends parler d'EDen depuis que j'ai commencé mon noviciat. Frère Wenceslas ne cesse de prendre cette communauté pour exemple quand il nous parle des mécréants. Pour commencer, il refuse de l'appeler EDen, mais lui donne le nom de la ville sur laquelle elle s'est construite. Il juge extrêmement blasphématoire d'avoir donné à cet endroit le nom de paradis. À la vérité, elle ressemble à un village misérable frappé par la colère de Dieu. Les habitants essaient de sauver ce qu'ils peuvent. Nous les aidons. Quelques bras supplémentaires ne sont pas de refus. Néanmoins, je sens de l'hostilité chez certains. Le Dr. Hélénius, pour commencer, qui ne cesse de provoquer Frère Wenceslas. Mais c'est bizarre, j'ai l'impression qu'ils s'aiment bien, tous les deux. Ils se chamaillent comme des enfants. Ils se tiennent côte à côte pour soigner les gens, la doctoresse avec sa médecine, le Franciscain avec ses paroles. À mes yeux, c'est un bon*

*complément. Je doute toutefois que la parole de Dieu soit assez dispensée dans cette communauté. Notre séjour ici sera certainement bénéfique pour ses habitants.*

*Je ne pensais pas, en entamant mes carnets, que j'aurais autant d'histoires à y consigner. C'est ma véritable motivation pour rejoindre les Franciscains. Je savais qu'en vivant sous le Dôme, je me plaçais hors de l'Histoire. Depuis presque un an, je ne cesse de faire des rencontres fascinantes qui me font penser que la vie se joue dans l'EDo. Ici, nous voyons comment les hommes résistent aux épreuves, comment ils s'associent dans le malheur pour le sublimer.*

Frère Adrien leva les yeux de ses notes pour regarder autour de lui. Huit Franciscains accompagnaient Frère Wenceslas dans cette mission. Leurs longues robes de bure noire se distinguaient aisément parmi les exodés. Ils se trouvaient partout où ils pouvaient se rendre utiles, lui-même venait juste de s'accorder une courte pause après avoir aidé à rassembler les vivres dans un endroit épargné par la crue. Pour l'instant, il n'avait pas croisé beaucoup de clones, ce qui l'étonnait. Il savait que cette communauté en comptait un certain nombre, ce qui constituait un autre motif de colère pour son supérieur. Frère Adrien n'avait rencontré pour l'instant qu'une certaine Ginny, qui nettoyait la cordonnerie avec un jeune Asiatique. Il avait aussi entendu parler d'un GeM emprisonné, Gabriel. Frère Wenceslas vitupérait souvent contre lui, quand il discutait avec le Dr. Hélénius. Le Franciscain et le clone s'étaient rencontrés sur le site d'une ancienne bibliothèque que les moines fouillaient pour récupérer les précieux ouvrages religieux. Le GeM avait ramassé des contes pour enfants, des livres de recettes, des romans... *Des lectures plus saines l'auraient certainement empêché de se retrouver dans une situation si déplorable,* avait commenté Frère Wenceslas en apprenant son incarcération. Il pouvait se montrer intransigeant et en même temps plein de compassion... sauf envers les clones. Il n'en

voulait pas tant à ces êtres qu'à leurs créateurs, mais comme il n'avait pas ces derniers sous la main, c'était aux créatures qu'il reprochait d'exister. *Une abomination !* L'avis de Frère Adrien était moins tranché. Il s'interrogeait sur ces êtres, se demandant, comme ses lointains prédécesseurs à propos des Indiens, s'ils possédaient une âme. *À la différence près que les GeMs ont véritablement été fabriqués... Cependant, quand on lit la Genèse, Dieu aussi nous a fabriqués, à partir de la glaise et de Son souffle. Sa miséricorde se limiterait-elle à un détail technique ?* Le moine préférait garder cette idée pour lui, du moins jusqu'à ce qu'il ait trouvé un élément de réponse.

Alors qu'il se levait, il entendit rire. Une femme se tenait au balcon d'un immeuble. Plutôt jeune, blonde, les yeux brillants. Elle se penchait vers un homme qui lui déclamait des vers. Intrigué, le moine s'approcha. D'autres personnes s'étaient arrêtées de travailler pour écouter le couple et les considéraient à la fois avec amusement et approbation.

Alors, que la mort vienne !

Cette ivresse, c'est moi, moi, qui l'ai su  
causer !

Je ne demande plus qu'une chose...{8}

Au même moment, un jeune homme brun arriva et s'écria : « *Un baiser !* » La femme prit un air horrifié, mais poursuivit son discours, le Franciscain observa le nouveau venu : pâle, les yeux cernés, s'appuyant lourdement contre une pelle, il avait du mal à focaliser son regard.

— *Puisqu'elle est si troublée, il faut que j'en profite !* déclama-t-il d'une voix enrouée. Le couple continua de jouer, l'homme vint même agripper son jeune rival qui chancela. Aussitôt, son aîné s'arrêta et demanda :

— Simon, tu te sens bien ?

— Non, pas vraiment, reconnut ce dernier.

— Tu es blanc comme un linge, remarqua la femme.  
François, tu devrais l'amener au dispensaire.

Alors qu'elle disait ces mots, la pelle glissa et le jeune homme s'écroula presque dans les bras du dénommé François. Celui-ci, alarmé, regarda autour de lui. Frère Adrien se précipita.

— Laissez-moi vous aider.

Le front de Simon était brûlant de fièvre.

- {1} Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, Chant III, extrait.
- {2} Yves Bonnefoy, « À la voix de Kathleen Ferrier », extrait.
- {3} Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, Chant III, extrait.
- {4} Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, Chant III, extrait.
  
- {5} Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, Chant III, extrait.
- {6} Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, Chant III, extrait.
  
- {7} Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, Chant III, extrait.
- {8} Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Acte III, Scène. 7, extrait.